

enquête

enquête / numéro trois / premier semestre 1996 /

Sommaire

- 7 Avant-propos
- ESSAIS
- 11 Gérard Lenclud
La mesure de l'excès
Remarques sur l'idée même de surinterprétation
- 31 Jean-Pierre Olivier de Sardan
La violence faite aux données
Autour de quelques figures de la surinterprétation en anthropologie
- 61 Bernard Lahire
Risquer l'interprétation
Pertinences interprétatives et surinterprétations en sciences sociales
- 89 Jean-Claude Passeron
L'espace mental de l'enquête (II)
L'interprétation et les chemins de la preuve

TRAVAUX

- 129 François-André Isambert
L'interprétation, source de la compréhension
chez Max Weber
- 153 Olivier Guyotjeannin
De la surinterprétation des sources
diplomatiques médiévales
quelques exemples français des alentours de l'an mil

CONFRONTATIONS

- 165 Jean Boutier et Philippe Boutry
L'invention historiographique
Autour du dossier Menocchto
- 177 Yannick Jaffré
L'interprétation sauvage
- 191 Alain Dewerpe
La stratégie chez Pierre Bourdieu
Note de lecture

INÉDITS

- 211 Roger M. Keesing
Conventional metaphors
and anthropological metaphysics
The problematic of cultural translation

CHANTIER

- 241 Paul Veyne
L'interprétation et l'interprète
A propos des choses de la religion

anthropologie
histoire
sociologie

Comité de rédaction

Jean Bouquier, rédacteur en chef
Jean-Louis Fabiani
Gérard Lenclud
André Mary
Isabelle Merle
Jean-Pierre Olivier de Sardan
Jean-Claude Passeron, directeur
Jacques Revel

Secrétariat de rédaction

Christine Ferrati

Comité de lecture

Thomas Bierstchen, Université de Hohenheim à Stuttgart / Maurice Bloch, The London School of Economics and Political Science / Philippe Boutry, Université de Paris XII - Val de Marne, EHESS / Jean-Pierre Cavaillé, Université de Toulouse-Le Mirail / Jean-Claude Chamboredon, EHESS / Giovanna Cifolera, EHESS, Centre Alexandre Koyré / Randall Collins, University of California at Riverside / Veena Das, Delhi School of Economics / Yves Duroux, CNRS, Centre Alexandre Koyré / Peter Geschiere, Université de Leyde / Bernard Lahire, Université de Lyon II / Giovanni Levi, Université de Venise / Raymond Moulin, CNRS-EHESS / Salvatore Settis, Scuola Normale Superiore, Pise, et the Getty Center for the History of Art and Humanities, Los Angeles / François de Singly, Université de Paris V / Nathan Wachtel, Collège de France, EHESS.

enquête est une revue publiée par les Editions Parenthèses sous l'égide de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales

Rédaction / Editorial office : Centre de la Vieille Charité / 2, rue de la Charité / F-13002 Marseille
téléphone [33] 0491 140 771 / télécopie [33] 0491 913 401

Abonnements / Subscriptions : Editions Parenthèses / 72, cours Julien / F-13006 Marseille
téléphone [33] 0491 487 444 / télécopie [33] 0491 426 806

Diffusion en librairie / Distribution : Presses universitaires de France.

Tarifs d'abonnement / Subscription Rates :

Abonnement + numéros / Subscription for 4 issues : France 400 F / Etranger 440 F.

Vente au numéro / Single issue : 110 F.

Les informations sur *enquête* sont accessibles par Internet sur
WWW à l'adresse suivante : <http://ehess.cnrs-mrs.fr/enquete>

Revue publiée avec le concours du Centre national du Livre
du Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur, Office régional de la culture.
Ce numéro a bénéficié d'une aide exceptionnelle de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales.

Copyright © 1996, Editions Parenthèses
ISSN 1245-2084 / ISBN 2-86364-903-5

Bernard Lahire

Risquer l'interprétation

Pertinences interprétatives
et surinterprétations
en sciences sociales

A entendre les propos ordinaires des chercheurs en sciences sociales, il semble parfois en aller en matière d'interprétations comme en matière de goûts et de couleurs : chacun pourrait revendiquer le droit de posséder sa propre interprétation des faits et cette interprétation personnelle ne saurait finalement se discuter. Celui qui prétendrait vouloir examiner la valeur heuristique ou le bien-fondé empirique d'une interprétation apparaîtrait dès lors comme un ennemi de la démocratie interprétative et des droits fondamentaux de l'homme de science à proposer son interprétation. En définitive, lorsqu'un chercheur en appelle à l'irréductible droit à la différence interprétative comme à un droit qui n'entraînerait aucun devoir théorique, méthodologique ou empirique, alors le terme « interprétation » constitue une manière d'éviter l'affrontement des objections et de clore prématurément le débat scientifique, une façon en tout cas d'ouvrir la voie à toutes les formes d'indifférentisme scientifique.

Pourtant chaque chercheur a éprouvé le sentiment, en lisant des textes scientifiques, qu'il existe sur le marché réel (et non idéalisé ou restreint au sous-marché des produits les plus « purs ») de la production scientifique des interprétations plausibles, fortes ou convaincantes et d'autres qui ne le sont pas ou qui le sont moins.

Cette impression ne cesse en premier lieu d'être éveillée par la lecture des travaux de recherche réalisés par des étudiants apprentis sociologues, apprentis historiens ou apprentis anthropologues qu'aucun enseignant-chercheur — par devoir professionnel — ne se prive de corriger. Les jugements, parfois sévères, portés dans les marges des mémoires de recherche ne cessent de souligner les imprudences interprétatives ou les interprétations « à côté de la plaque », maladroites, mal étayées, insuffisamment argumentées ou empiriquement mal fondées. Pourquoi alors, ceux qui sont passés — par la logique institutionnelle des recrutements — de l'autre côté de la barrière ne pourraient-ils pas être soumis à semblable critique et correction et pourquoi ne pourrions-nous pas leur (nous) appliquer les mêmes jugements que ceux auxquels les apprentis doivent logiquement se soumettre pour payer leur droit d'entrée dans le métier ? Pourquoi serions-nous normatifs pour les uns (étudiants) et relativistes pour les autres (pairs) ?

Plutôt que de laisser filer le terme d'interprétation vers ses usages démagogiques, on peut essayer d'énoncer ce qui définit l'interprétation sociologique (au sens large du terme qui englobe l'ensemble des sciences des contextes sociaux) et de la distinguer de l'univers de l'herméneutique libre, c'est-à-dire des interprétations sauvages, incontrôlées, empiriquement non contraintes. Car l'enquête en sciences sociales est ponctuée d'actes d'interprétation (interprétation d'indices, de corrélations statistiques, de discours, de traces, d'opérations de sélection ou de codage, etc.) qui, lorsque le travail est bien fait, interviennent à tout moment de l'enquête.

Les droits et devoirs de l'interprète

Les interprétations (au sens de « thèses ») peuvent être qualifiées de scientifiques 1) si elles s'appuient sur des matériaux empiriques ; 2) si sont livrés, aussi précisément que possible, *les principes théoriques de sélection* puis les *modes de production* de ces matériaux ; 3) si sont clairement désignés les contextes spatio-temporellement situés de la « mesure » (de l'observation) ; enfin, 4) si sont explicités les *modes de fabrication* des résultats à partir des matériaux produits (*modes de traitement* des données et, si possible, choix du type d'*écriture scientifique*).

Le travail interprétatif n'intervient donc pas après la bataille empirique, mais avant, pendant et après la production des « données » qui ne sont justement jamais données mais constituées comme telles par une série d'actes interprétatifs. Et l'on voit bien à quel point l'expression « interprétation du réel » est éloignée du métier réel de chercheur en sciences sociales dans la mesure où elle donne l'impression que celui-ci serait un « penseur » face au « réel », une sorte d'interprète final.

La qualité du travail d'enquête en sciences sociales réside d'abord et avant tout dans la finesse et la justesse des actes interprétatifs mis en œuvre à chaque moment de la construction de la recherche, de manière prospective mais aussi de façon rétrospective. Lorsque certains actes sont commis « à l'aveugle », leurs conséquences sur le travail doivent être mesurées par la suite pour comprendre ce qui a été fait sans le savoir dans le moment même de leur effectuation. La connaissance sociologique ne s'engendre et n'avance que par un incessant travail d'anticipation des actes de recherche à venir et de retour réflexif sur les actes antérieurs de recherche, à partir des acquis progressivement conquis grâce aux actes de recherche suivants. Les différents moments de la recherche ne sont donc jamais séparés comme le laisseraient supposer les schémas hypothético-déductifs scolaires. De façon pragmatique, on pourrait ainsi énoncer que tout est bon, à n'importe quel moment du travail, pour mieux comprendre ce qui a été fait à n'importe quel autre moment.

Au lieu de polémiquer sans fin sur la valeur de tel ou tel concept, de tel ou tel paradigme, les chercheurs en sciences sociales gagneraient à livrer et à mettre en débat leurs actes — aussi concrets qu'interprétatifs — de recherche, car c'est souvent dans les moments les plus anodins de l'enquête que les thèses les plus fortes sont posées sans être soutenues. Dans cette perspective, on passe de l'espace pseudo-démocratique des interprétations sauvages, délestées du poids de toutes contraintes empiriques d'énonciation, à l'espace des interprétations empiriquement contraintes et sociologiquement contrôlées par les anticipations et les retours réflexifs.

Qu'est-ce qu'une surinterprétation ?

On peut évidemment faire le départ entre les interprétations selon leur degré de solidité ou de force du point de vue du déploiement du raisonnement sociologique dans les divers moments de la recherche et du point de vue du volume et de l'étendue du matériau interprété (« soutenir une thèse » fondée sur un seul entretien est toujours possible, mais si le chercheur développe un réseau articulé et cohérent de preuves fondé sur des questionnaires, des entretiens, de l'observation et de l'analyse de documents, sa thèse n'en aura que plus de force probatoire). Il y a aussi des interprétations moins pertinentes, moins adéquates que d'autres. Une partie spécifique des interprétations faibles, imprudentes ou inadéquates est constituée par ce que l'on pourrait appeler des surinterprétations.

Qu'est-ce qu'une surinterprétation ? Est-ce que toute interprétation n'est pas, en un certain sens, surinterprétation ? On pourrait le penser puisque les chercheurs en sciences sociales — y compris les plus « compréhensifs » d'entre eux — mettent généralement plus de sens dans les actions des enquêtés que ces derniers n'en mettent eux-mêmes lorsqu'ils agissent, ou même lorsque ces derniers commentent, à l'occasion, les actions effectuées. Mais on ne peut définir la surinterprétation comme surplus de sens par rapport aux significations que livrent les enquêtés à propos de ce qu'ils font, sentent, perçoivent, etc., car alors le risque serait grand d'avoir à rejeter comme mésinterprétations pour cause de surinterprétation toutes les interprétations qui n'agréeraient pas aux enquêtés. Si les enquêtés avaient scientifiquement le droit de rejeter certaines interprétations, alors il faudrait explicitement leur accorder un rôle dans la validation des thèses scientifiques¹.

Or les enquêtés jugent souvent, en lisant des comptes rendus de recherche qui portent sur leurs activités, leurs vies, etc., que les interprétations ne correspondent pas à ce qu'ils vivent, qu'elles déforment la réalité telle qu'ils la connaissent et la perçoivent. Ces mêmes enquêtés peuvent aussi estimer que les

chercheurs exagèrent certains traits, certains comportements, certaines dimensions de l'activité sociale, etc., qui leur paraissent secondaires, annexes. Pire que cela, l'expérience montre que les enquêtés ne reconnaissent pas toujours ce qu'ils ont dit lorsqu'on leur présente la transcription la plus plate, sans commentaire, de leur discours oral (« Je n'ai pas dit ça », « Je ne parle pas comme ça »...). Si ces réactions d'enquêtés aux produits de la recherche ne doivent pas laisser insensible le chercheur en sciences sociales (celui-ci devrait pouvoir les comprendre, à l'intérieur même de son modèle d'intelligibilité, comme des indicateurs de certains traits de son analyse et pourrait même trouver à cette occasion de quoi l'enrichir), il ne peut être question *in fine* de laisser aux enquêtés le soin de trancher entre les « bonnes » et les « mauvaises » interprétations, les interprétations « justes » et les interprétations « fausses », etc. ?

En définitive, lorsque le sociologue fait correctement son travail, la signification des événements, des pratiques, des représentations, etc., qu'il propose constitue toujours un *surplus*, un *rajout* par rapport à ce qui se dit ou s'interprète déjà ordinairement dans le monde social. Interpréter c'est donc toujours surinterpréter par rapport aux interprétations (pratiques ou réflexives) ordinaires : choisir de filer une métaphore le plus loin possible, de privilégier une dimension des réalités sociales, une échelle particulière des contextes, etc., cela implique de rendre étranger à nos yeux comme aux yeux des enquêtés un monde ordinaire parfois tellement évident que nous ne le voyons plus vraiment.

Mais ce n'est évidemment pas de cette surinterprétation-là dont nous voulons parler. Nous distinguerons donc pour la clarté de notre propos trois types de surinterprétations :

- les surinterprétations dues aux décrochages interprétatifs par rapport aux situations interprétées (type 1) ;
- les surinterprétations produites par le décalage non objectif, non contrôlé et non corrigé entre la situation du chercheur face aux matériaux étudiés et la situation des enquêtés (type 2) ;

— les surinterprétations engendrées par la combinaison de deux éléments : d'une part la surabondance des preuves ap-
2 : Si l'on décide de la qualité ou de la pertinence de l'interprétation en fonction du point de vue des enquêtés, peu de travaux de sociologie de l'art résisteraient à la critique des artistes ou des critiques artistiques.

¹ C'est ce que fait F. Dubet dans sa *Sociologie de l'expérience*, Paris, Seuil, 1994. Les sociologues doivent soumettre aux groupes d'acteurs avec lesquels ils travaillent dans le cadre d'une intervention sociologique leurs « interprétations sociologiques ». Puis les acteurs « sont invités à interpréter à leur tour les analyses des sociologues, à y réagir ». Dans un tel cadre de validation des interprétations sociologiques, le chercheur peut juger « fausse » son analyse si elle a été rejetée comme non « vraisemblable aux yeux de ceux qui [sont] le mieux armés pour en discuter ». F. Dubet insiste donc sur la double destination de l'argumentation sociologique : « la communauté scientifique, avec ses critères propres, et les acteurs, qui maîtrisent d'autres données ». Dans l'« espace d'argumentations réciproques » entre sociologue et acteurs, « le sociologue peut trouver matière à construire ses raisonnements et ses hypothèses ; il peut aussi y fonder certaines formes de validation » (pp. 244-252).

Se pose donc la question du *degré de forçage* de l'interprétation par rapport aux réalités évoquées. Les auteurs de mémoires de recherche utilisent souvent les schèmes interprétatifs comme des lits de Procuste, c'est-à-dire en y introduisant de force les faibles matériaux recueillis³. En matière d'étude de cas notamment⁴, plus l'interprétation repose sur des mesures empiriques multiples et théoriquement comparables et moins on court le risque de la surinterprétation. La multiplication des données susceptibles de servir au chercheur permet alors de « resserrer » les différents fils de l'interprétation. Il faut tout simplement penser ici au gain interprétatif considérable qu'il y a à travailler, pour chaque point d'analyse, sur plusieurs informations qui viennent soit se confirmer mutuellement soit, au contraire, se contredire et permettre de raisonnablement mettre en doute la fiabilité d'une partie des informations possédées, l'interrogation sur ce défaut de fiabilité pouvant à son tour, si on la considère comme partie intégrante du travail interprétatif, permettre de relancer ou d'enrichir l'analyse d'ensemble.

La valeur relative des différentes interprétations ne dépend pas seulement (et peut-être même pas essentiellement) de leur qualité ou de leur force intrinsèque, mais de leur bon usage en fonction des données disponibles. Et c'est toute une science du *leiros* interprétatif, de l'occasion interprétative, un sens du dosage de ce qui peut être avancé à tel ou tel moment de l'analyse en fonction des matériaux soumis à interprétation qui est en jeu dans l'apprentissage du métier de chercheur en sciences sociales.

De son côté, la version habile-professionnelle (savante) se caractérise par une inflation verbaliste du discours interprétatif vis-à-vis des matériaux, c'est-à-dire par une surenchère ou un gonflement interprétatif sans conséquence (et notamment sans gain particulier) en matière de production de données empiriques ou de mode de traitement des données.

La société de consommation

L'ouvrage de Jean Baudrillard, *La Société de consommation*, est un exemple idéal-typique. Au contraire d'autres textes du même auteur écrits dans une

³ Cf. M. Weber, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Presses Pocket, Agora, 1992, p. 178.

⁴ Ce qui est le plus fréquent pour les apprentis qui travaillent le plus souvent sur le mode artisanal.

portées pour prouver la pertinence du modèle théorique utilisé, d'autre part la nature « littéraire » (par emploi de procédés d'écriture) de la production d'« effets de preuve » avec la profusion d'exemples « parfaits », qui s'opposent aux exemples et contre-exemples engendrés ordinairement par l'enquête empirique (type 3).

Les décrochages interprétatifs : surinterprétations de type 1

On assiste à un tel type de surinterprétation (type 1) lorsque les matériaux sur lesquels s'appuie l'auteur sont insuffisants (en richesse, en qualité...) pour soutenir les thèses qu'il propose. On a alors effectivement l'impression d'avoir affaire à un décrochage de l'interprétation par rapport aux situations interprétées. Cette sorte d'excroissance interprétative nous amène à estimer que l'auteur « en fait trop », s'éloignant trop du matériau en sa possession.

Tout enseignant-chercheur trouverait de multiples exemples de versions malhabiles de ce type de surinterprétation qui témoignent de la difficulté à maîtriser les commentaires théoriques par rapport aux matériaux, mesures, indices sur lesquels ils portent. Ce genre de décrochage interprétatif vis-à-vis des données est très fréquent chez les apprentis chercheurs qui livrent, souvent sans parvenir à le contrôler (ou à le masquer), des interprétations trop lourdes pour le type ou le volume d'informations sur lesquels ils s'appuient. Certaines interprétations peuvent n'être fondées ainsi que sur un très court extrait d'interaction, un bref passage d'entretien ou un fragment de document. Comment décider si l'interaction verbale ou le discours de l'enquête ne serait pas plutôt justiciable d'une autre interprétation, plus pertinente ? Rien dans le matériau présenté ne peut nous aider à aller plus loin, parce qu'aucune interprétation ne saurait reposer sur un seul extrait de matériau. Pour commencer à *prendre*, l'interprétation devra s'appuyer sur des exemples variés d'interactions verbales récurrentes (montrant par exemple la réapparition fréquente d'un certain type d'attitude), ou sur une interaction verbale confirmée par des propos tenus lors d'un entretien, par le rapport que l'enquête a pu entretenir avec la situation d'entretien et avec l'enquêteur, par des entretiens menés avec d'autres enquêtés, par des sources écrites, etc.

dans le champ des sciences sociales. Son sous-titre qui s'inspire directement du structuralisme ambiant de l'époque, ses références à des lieux, des objets, des phénomènes sociaux ou des situations sociales « réels » (le drugstore, le centre commercial Parly 2, le téléspectateur relaxé devant les images de la guerre du Viêt-nam, les informations télévisées ou radiophoniques concernant les morts sur les routes, la météorologie, la pollution, l'homme riche qui conduit sa 2 CV, la machine à laver...), l'usage de données chiffrées (taux de mortalité par CSP, consommation élargie des ménages...), tout cela contribue à ancrer l'ouvrage dans l'univers des textes de sciences sociales.

Toutefois, les exemples ne constituent pas un corpus dont on connaîtrait les principes théoriques de sélection. L'auteur illustre ses interprétations par des exemples fabriqués, fictifs, par des « clichés » tirés de l'« actualité » (au sens large du terme), mais il n'est aucunement question d'enregistrements de faits empiriquement attestés (datés, localisés). Ces *évoqueries* de la *réalité* (vs construction méthodique et théoriquement contrôlée d'un corpus) ont pour seule fonction de produire des effets de réalité. On ne trouve donc pas véritablement dans l'ouvrage de preuves empiriques, mais des informations sur le monde social qui composent comme un décor de théâtre. Autrement dit, l'interprétation de la société de consommation par l'auteur ne se *fonde* pas sur des matériaux empiriques mais utilise des évocations empiriques non construites pour illustrer un propos construit en dehors de tout esprit et de toute pratique de l'enquête. Du fait de l'absence d'ancrage empirique, la lecture de l'ouvrage donne au lecteur animé par ce même esprit d'enquête l'impression de tableaux de pensée un peu aériens et ne touchant jamais vraiment terre, à l'image de ces nappes de brouillard planant sur la surface des étangs.

Ce type de majoration de l'expression verbale signifie bien souvent que l'auteur se contente de traduire dans un langage savant, philosophique, esthétique ou poétique, des thèmes ordinaires de l'air du temps (journalistique, publicitaire, politique, philosophique...), compensant le manque — ou la désespérante absence — de données empiriques par un

⁵ Par exemple *A l'ombre des majorités silencieuses ou la fin du social*, Paris, A l'imprimante quotionnaire, Cahier d'utopie quatre, 1978.

⁶ L'un de ses préfaciers juge que le livre « est une contribution magistrale à la sociologie contemporaine » et se risque à affirmer qu'« il a certainement sa place dans la lignée des livres comme *De la dévotion au travail social* de Durkheim, *La Théorie de la classe de loisir* de Veblen ou *La Foible solitaire* de David Riesman ». Cf. J.-P. Mayer, « Avant-propos », in *La Société de consommation, ses mythes, ses structures* [1970], Paris, Gallimard, 1985, p. 13.

savoir-faire essayiste. Il peut alors séduire les acteurs dont il flatte les thèmes de prédilection⁷

Le Dieu-télévision

Pour ne pas en rester à l'exemple caricatural qui pourrait donner l'impression, trop commode, de la marginalité de ce genre de production, nous pouvons aborder un autre cas de surinterprétation partielle, momentanée, qui ne structure pas l'ensemble d'un texte. Au contraire de l'exemple précédent, celui que nous allons commenter est constitué par un ouvrage animé par l'esprit d'enquête et par la réflexivité concernant la méthode d'observation employée. Il s'agit de l'ouvrage d'Olivier Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers*⁸

En certains passages, qui détonnent dans le style d'ensemble du texte, l'auteur succombe au décrochage interprétatif eu égard aux situations interprétées. Il s'agit des moments où il cherche à saisir le sens de certaines pratiques télévisuelles observables en milieux populaires, pratiques consistant notamment à laisser continuellement allumé le poste de télévision.

A chaque fois que la télévision est évoquée, le propos s'enfle verbalement, et le lecteur éprouve un sentiment de décrochage par rapport aux descriptions des scènes de la vie familiale autour du poste de télévision. L'auteur écrit, par exemple : « Je pense aussi, précisément, à ces télévisions qui, dans de multiples

foyers, fonctionnent des journées entières, même si personne ne les regarde. Qu'un visiteur arrive, et on le fait asseoir, on lui sert à boire, on bavarde, la télévision continue de fonctionner sans que personne l'écoute, mais sans non plus que qui que ce soit songe à l'arrêter. Le poste continue de *saturer l'espace* de son flux d'images et de sons, et rien que par ce courant ininterrompu, par ce continuum visuel et sonore enveloppant, il remplit l'équivalent d'une fonction nourricière, garantissant l'alimentation permanente du corps en stimuli perceptifs ou hallucinogènes. La télévision est

⁷ Ce que nous visons ici, ce ne sont pas les « essais » en tant que tels, mais le style essayiste lorsqu'il est à l'œuvre à l'intérieur du champ des sciences sociales. C'est la confusion des genres ou l'importation non contrôlée de certains genres dans le monde des sciences sociales, en vue notamment de s'épargner les affres de l'enquête empirique, qui posent problème et non l'existence de genres différenciés. Notre jugement a le champ des sciences sociales comme limite de validité et ne constitue pas une attaque contre le genre « essai » en général. On pourrait dire de même des sociologues-poètes, des sociologues-métaphysiciens, des sociologues-journalistes, des sociologues-idéologues, etc.

⁸ O. Schwartz, *Le Monde privé des ouvriers, hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, 1990. Précisons que les remarques critiques que nous émettons sur ce texte n'ont pas pour principe le (maïn) plaisir d'épingler un auteur en flagrant délit de surinterprétation, mais le souci de faire partager à cet auteur nos interrogations sur des moments (que nous jugeons) problématiques de l'interprétation.

moments le lecteur éprouve le net sentiment d'une excroissance interprétative se développant sur un corps empirique chétif.

La leçon d'écriture

Claude Lévi-Strauss raconte dans *Tristes tropiques*¹⁴ qu'il part un jour en voyage avec quelques nambikwara, apportant avec lui des cadeaux qu'il compte distribuer à ses hôtes. Alors qu'ils sont arrivés au terme de leur voyage, il se passe « un incident extraordinaire » qui va déclencher l'imagination de l'anthropologue et lui faire écrire de longs développements sur l'écriture, ses usages et ses fonctions, le pouvoir et la connaissance, etc.

Lévi-Strauss raconte qu'il distribue des feuilles de papier et des crayons aux indigènes qui n'en font tout d'abord pas grand cas, mais qui les amènent tout de même un jour « à tracer sur le papier des lignes horizontales ondulées », cherchant « à faire de leur crayon le même usage » que lui. Mais, alors que généralement pour ceux qui s'y essayaient « l'effort s'arrêtait là », le « chef de bande voyait plus loin ». Avant même la description précise de l'« incident extraordinaire » annoncé plus haut, Lévi-Strauss nous livre d'emblée son interprétation à propos de ce qui s'est passé ce jour-là : le chef, à qui il prête une capacité à « voir plus loin » que les autres, aurait tout simplement « compris la fonction de l'écriture ».

« Aussi m'a-t-il réclamé un bloc-notes et nous sommes pareillement équipés quand nous travaillons ensemble. Il ne me communique pas verbalement les informations que je lui demande, mais trace sur son papier des lignes sinueuses et me les présente, comme si je devais lire sa réponse. Lui-même est à moitié dupe de sa comédie ; chaque fois que sa main achève une ligne, il l'examine anxieusement comme si la signification devait en jaillir, et la même désillusion se peint sur son visage. Mais il n'en convient pas ; et il est tacitement entendu entre nous que son grimoire possède un sens que je feins de déchiffrer ; le commentaire verbal suit presque aussitôt et me dispense de réclamer les éclaircissements nécessaires. Or, à peine avait-il rassemblé tout son monde qu'il tira d'une boîte un papier couvert de lignes tortillées qu'il fit semblant de lire et où il cherchait, avec une hésitation affectée, la liste des objets que je devais donner en retour des cadeaux offerts : à celui-ci, contre un arc et des flèches, un sabre d'abaous ! à tel autre, des perles ! pour ses colliers... Cette comédie se prolongea pendant deux heures. Qu'espérait-il ? Se tromper lui-même, peut-être ; mais plutôt étonner ses compagnons, les persuader que les marchandises passaient par son intermédiaire, qu'il avait obtenu l'alliance du blanc et qu'il parvenait à ses secrets. »

C'est en se remémorant le soir cette scène observée — scène qu'il qualifie, selon les paragraphes, de « comédie » ou de « mystification » et qui avait contribué à créer « un climat irritant » — que Lévi-Strauss commence à interpréter

¹⁴ C. Lévi-Strauss, « Leçon d'écriture », chapitre XXVIII, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955, pp. 337-349. Toutes les citations entre guillemets sont tirées de ces pages.

l'une des grandes divinités du foyer ouvert moderne ? » L'impression de saturation de l'espace par les images et les sons des émissions télévisées n'est-elle pas une impression de chercheur qui prête attention à ce qui constitue un événement pour lui mais qui peut être vécu par les habitants du foyer avec une attention distraite, oblique ou sur le mode de la consommation nonchalante et du « savoir en prendre et en laisser » que Richard Hoggart observait dans les classes populaires anglaises¹⁰ ? On peut aussi s'interroger sur le profit heuristique qu'il y a à évoquer, dans une subite poussée d'emphase herméneutique, la « fonction nourricière » de la télévision ou encore à utiliser la métaphore de la « divinité ».

Le même style interprétatif est employé beaucoup plus loin dans l'ouvrage, où l'on retrouve la même hypothèse concernant la « saturation de la perception » dans la réception des images par le corps, l'auteur ajoutant que le « flux ininterrompu » d'images « autorise au spectateur une position de pure jouissance passive¹¹ ». Là encore, on peut se demander ce qui peut justifier l'étude de la réception d'images télévisées en termes de « jouissance passive », sachant que tout acte de réception culturelle est toujours, contrairement à ce que l'on imagine ordinairement du fait de la consommation passive du terme, une réception active¹². Le thème de la passivité face aux images télévisées constituant un thème récurrent et ordinaire des polémiques culturelles journalistiques ou essayistes lancées par les « défenseurs de la littérature » contre la télévision, il s'agrait davantage de le prendre comme objet d'étude que de le thématiser dans un langage savant.

Puis l'on retrouve la référence au sacré, mais la télévision devient alors la divinité de l'en-semble des foyers et non plus des seuls foyers ouvriers : « Divinité essentielle du foyer moderne, la télévision symbolise de façon très nette la vertu afférente à ce lieu, qui est de soutenir et de sécuriser la demande par la multiplication de l'"effet de présence"¹³. Dans ces perspectives » (pp. 388-389).

¹⁰ R. Hoggart, *La Culture du pauvre : Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Éditions de Minuit, 1970.

¹¹ O. Schwartz, *op. cit.*, p. 382. Il parle plus loin de la « pure jouissance passive de l'objet-télévision » (p. 391).

¹² Voir en matière de réception des textes R. Chartier, *L'Ordre des livres : lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVII^e siècles*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992 et B. Lahire, *La Raison des plus faibles : Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieu populaire*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993. Concernant la réception des images, voir J.-C. Passeron, « L'usage faible des images, enquêtes sur la réception de la peinture », in *Le Raisonement sociologique : l'espace non-populaire du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, pp. 257-288.

¹³ O. Schwartz, *op. cit.*, p. 382. Quelques pages plus loin, les images de la télévision sont interprétées comme un des éléments du décor d'un appartement ouvrant surcharge d'objets : « Le logement de René et Hélène est littéralement pléthorique : une centaine de plantes, deux chiens, des poissons, des oiseaux, des poupées, des photos, la télévision qui marche en permanence même si on ne la regarde pas, tout cela voisine dans un désordre doué de sens, fait pour produire du plein et de la coulure, forme de défense contre la frustration et contre l'enfermement sans perspectives » (pp. 388-389).

logue déchiffre, dans le spectacle qui lui est donné à voir, l'usage de l'écriture « en vue d'une fin sociologique plutôt qu'intellectuelle » : « Il ne s'agissait pas de connaître, de retenir ou de comprendre, mais d'accroître le prestige et l'autorité d'un individu — ou d'une fonction — aux dépens d'autrui. Un indigène encore à l'âge de pierre avait deviné que le grand moyen de comprendre, à défaut de le comprendre, pouvait au moins servir à d'autres fins ». Puis, à l'immédiate suite de ce bref commentaire, Lévi-Strauss esquisse les fondements d'une théorie générale des fonctions de l'écriture, glissant ainsi de la description et de l'interprétation ethnographique que d'un moment de la vie des nambikwara à des considérations beaucoup plus vastes — que nous ne commenterons pas en elles-mêmes ici — sur l'écriture.

Le scribe est « celui qui *« prise sur les autres »*, Rejetant l'hypothèse d'une fonction principalement et originellement « intellectuelle » (cognitive) ou « esthétique » de l'écriture, il rattache l'invention de l'écriture et le déploiement de ses usages à « la formation des cités et des empires, c'est-à-dire l'intégration dans un système politique d'un nombre considérable d'individus et leur hiérarchisation en castes et en classes ». L'écriture « paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination », sa « fonction primaire » étant de « faciliter l'asservissement », d'« affirmer les dominations ». Sautant du Pakistan oriental à l'Égypte, Sumer, la Chine, l'Afrique, l'Amérique précolombienne, pour terminer par l'exemple des États européens au XIX^e siècle, Lévi-Strauss voit même la « lutte contre l'analphabétisme » et l'« instruction obligatoire » (« qui va de pair avec l'extension du service militaire et la prolétarianisation ») comme des éléments de « renforcement du contrôle des citoyens par le Pouvoir ».

Revenant sur l'élément déclencheur, Lévi-Strauss loue finalement la sagesse des « fortes têtes » qui vont se désolidariser de leur chef « après qu'il eut essayé de jouer la carte de la civilisation ». La sagesse tient au fait qu'ils « comprennent confusément que l'écriture et la perfidie pénétraient chez eux de concert » ; et Lévi-Strauss de rajouter : « Réfugiés dans une brousse plus lointaine, ils se sont ménagés un répit ». A la sagesse des « fortes têtes », cependant, est tout de même opposé « le génie de leur chef » qui avait su percevoir « d'un seul coup le secours

que l'écriture pouvait apporter à son pouvoir » et avait atteint ainsi « le fondement de l'institution sans en posséder l'usage ».

De fortes têtes néanmoins sages — figures des « sociétés authentiques » — qui sentent la perfidie liée à l'écriture en intuitant toute la force oppressive contenue en sa substance, un chef génial qui a pour sa part saisi en un clin d'œil le fondement de l'écriture, sa fonction sociale primaire d'asservissement, d'affirmation du pouvoir : Lévi-Strauss *fait jouer* aux acteurs (bons et perfides sauvages nambikwara) une scène qu'ils n'ont pas vécue. L'interprète sur-sollicite les « données » (la description d'une scène un peu extraordinaire de la vie quotidienne) et déborde généreusement les limites de ce qu'elles lui permettraient d'énoncer. Si les costumes et les décors appartiennent aux nambikwara, le texte et la mise en scène sont de Claude Lévi-Strauss. Tout se passe comme si l'ethnologue profitait de cette scène pour énoncer une théorie de l'écriture qui n'est en rien fondée sur les données ethnographiques. La scène est davantage construite par l'auteur comme une parabole que comme une séquence de comportements observés mise en relation avec une série d'autres faits similaires ou différents¹⁵ ; elle est davantage l'occasion pour l'auteur de tirer une leçon sur l'écriture et le pouvoir que de faire la science exacte de ce qui se passa ce jour-là chez les nambikwara. Concrètement, on n'a aucunement le sentiment que Lévi-Strauss interprète ici des produits de l'observation, mais qu'il prend *prétexte* d'une scène, qu'il constitue comme un *événement* (un « incident extraordinaire »), pour déployer une théorie générale et universelle de l'écriture conquise ailleurs, hors du travail d'enquête. Jacques Derrida, commentateur précis et prudent de cette leçon d'écriture, relevait dans *De la grammatologie* la surinterprétation opérée par l'ethnologue lorsqu'il écrivait : « L'écart le plus massif apparaîtra d'abord [...] entre le fait très mince de l'"incident extraordinaire" et la philosophie générale de l'écriture. La pointe de l'incident supporte en effet un énorme édifice théorique¹⁶. » Et l'on pourrait rajouter que l'incident relaté s'effondre sous le poids du commentaire théorique qui ne trouve guère ainsi de soutien empirique¹⁷.

¹⁵ Par exemple, d'autres passages de *Trites tropiques* comme de la thèse sur les nambikwara montrent au contraire une société d'avant l'écriture marquée, à sa façon et selon des formes spécifiques, par les hiérarchies et la violence.

¹⁶ J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 184.

¹⁷ On pourrait objecter à l'analyse menée ici que *Trites tropiques* n'est pas un ouvrage qui appartient au genre anthropologique-scientifique, mais plutôt aux carnets de voyage. Mais, d'une part la même description ethnographique (sans le commentaire théorique) peut se lire dans la thèse soutenue en 1948 par l'auteur sur *La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwara*, et d'autre part Lévi-Strauss a eu l'occasion à maintes reprises de répéter son hypothèse concernant l'écriture (dans *Anthropologie structurale* en 1958 et dans ses *Entretiens* avec Georges Charbonnier en

et analysables, ces images ne le sont que pour le savant qui a les moyens de travailler sur la reproduction de ces scènes (une bande d'environ quinze mètres de long), hors contexte spatial d'origine, et de les voir comme personne avant lui n'a pu les voir²⁰. En invoquant l'art de propagande, l'interprète « en fait trop » et, finalement, manque l'interprétation.

De même, combien de surinterprétations dans les exégèses contemporaines des textes philosophiques grecs ignorantes du fait que les grecs « écrivaient en *scriptio continua*, c'est-à-dire sans intervalles entre les mots, ce qui — l'expérience le montre — rend la lecture à haute voix pratiquement nécessaire²¹ ». Dans un remarquable texte d'anthropologie historique, Jesper Svenbro met en évidence le fait que, pour les anciens grecs, le texte écrit apparaît incomplet sans la voix qui l'oralise. Et, au moment de la lecture, la voix n'appartient plus au lecteur mais à l'écrivain, car la lecture fait partie intégrante du texte. Dans une telle économie des représentations, la voix se met au service du texte et celui qui prête sa voix est dominé : « Ecrire, c'est être dominant, actif, victorieux — à condition de trouver un lecteur prêt à céder. Lire, si l'on se décide à le faire (car le lecteur — s'il n'est pas de condition servile — est évidemment libre de refuser de lire), c'est se soumettre à la trace écrite du scribeur, c'est être dominé, c'est occuper la position du vaincu. C'est se soumettre à cet ériste métaphorique qu'est le scribeur. S'il est honorable d'écrire, il n'est pas sûr que la lecture, elle, soit sans problèmes, étant vécue comme une servitude et comme une "passivité" (est "passif" celui qui subit l'écriture). [...] Et on peut donc penser que la lecture, tâche que les Grecs laissent volontiers aux esclaves, comme dans le *Théétète* de Platon, doit se pratiquer avec modération pour ne pas devenir un vice. Ou mieux : celui qui lit ne doit pas s'identifier au rôle du lecteur s'il veut rester libre, c'est-à-dire libre des contraintes imposées par l'Aure. Mieux vaut rester *ta grammata phaiálos*, "faible en lecture", à savoir capable de lire, mais sans plus²². » Il est évident que les conditions de réception d'un texte (et, partant, les conditions de travail sur ce texte) sont différentes selon que le texte est lu oralement ou silencieusement, avec les yeux ; selon aussi le

²⁰ Cf. aussi L. Mann, « Visibilité et lisibilité de l'histoire : à propos des dessins de la colonne Trajane », *De la représentation*, Paris, Gallimard / Seuil, 1994, pp. 219-234.

²¹ J. Svenbro, *Phrasikleia. Anthropologie de la lecture en Grèce antique*, Paris, La Découverte, 1988, p. 54.

²² *Ibid.*, pp. 212-213.

Les décalages non contrôlés entre chercheurs et enquêtés : surinterprétations de type 2

Les surinterprétations de type 2 se caractérisent par l'oubli dans l'interprétation des conditions réelles dans lesquelles les acteurs étaient amenés à agir, penser, voir, percevoir, etc., c'est-à-dire par l'oubli du décalage entre l'œil savant (les conditions savantes de perception du monde social) et l'œil ordinaire (les conditions ordinaires de perception du monde social liées aux formes de vie sociale). En pareil cas, le chercheur ignore la différence de situation et de perspective entre lui et ceux qu'il étudie et prête ainsi à ces derniers des capacités visuelles, auditives, sensitives, cognitives plus « grandes » que (ou simplement différentes de) celles qu'ils possèdent réellement. Il projette alors le rapport qu'il entretient avec l'objet de connaissance en tant que sujet connaissant dans la tête (les représentations, les structures de perception, etc.) de ceux qu'il étudie.

On trouve une telle réflexion épistémologique chez Pierre Bourdieu lorsque celui-ci met en garde contre l'intellectualisme qui consiste à « introduire dans l'objet le rapport intellectuel à l'objet », c'est-à-dire à « substituer au rapport pratique à la pratique le rapport à l'objet qui est celui de l'observateur¹⁸ ». Mais toutes les situations de surinterprétation qui tiennent au décalage non contrôlé entre l'univers du chercheur et l'univers des enquêtés ne concernent pas exclusivement la différence entre action et connaissance, sens pratique et réflexivité, rapport pratique à la pratique et vision théorique de la pratique, temps de l'urgence et temps intemporel de la science, etc.

Par exemple, lorsque Paul Veyne évoque les bas-reliefs représentant les différents épisodes des campagnes de Dacie et ornant en une frise spirale le tour de la colonne Trajane élevée à Rome en l'honneur de l'empereur romain Trajan (98-117), vainqueur des Daces en 112¹⁹, il relève la très faible pertinence des interprétations de ces scènes en termes d'art de propagande impérial dans la mesure où ces images étaient architecturalement, spatialement, invisibles par le public de l'époque. Visibles, descriptibles

¹⁸ 1961), allant même jusqu'à parler d'une « théorie marxiste de l'écriture ».

¹⁹ P. Bourdieu, *Le Sens pratique*, Paris, Editions de Minuit, 1980, p. 58.

²⁰ P. Veyne, « Propagande, expression, roi, image, idole, oracle », in *L'Homme* (Paris), XXX (2), 1990, pp. 7-26.

parler les textes grecs non seulement à travers d'autres intérêts culturels que ceux des philosophes grecs, mais aussi, et cela est beaucoup moins contrôlé, à travers le prisme d'autres représentations de l'acte de lire et d'autres techniques intellectuelles de travail sur les textes. Les exégètes peuvent ainsi oublier dans leurs commentaires l'écart entre les modes savants-contemporains de traitement des textes et les modes de traitements des textes propres aux lecteurs de l'époque.

C'est toujours le même type d'erreur qui amène à traiter et à commenter « littérairement » ce qui ne constitue nullement de la littérature. Par exemple, les poèmes oraux en Grèce ancienne ne constituent en aucun cas un genre littéraire. Énoncés oralement dans des contextes rituels ou cérémoniels particuliers, orientés vers des fonctions sociales pratiques (paroles de banquets invitant aux libations et à l'amour...), ils n'entrent absolument pas dans le même circuit de production du sens que le texte littéraire écrit, destiné à un lecteur plutôt qu'à un auditoire, lu solitairement en silence et rendant possible la mise en œuvre d'un mode hermétique d'appropriation du texte²³. Faire la sémiologie des mythes ou l'étude littéraire des odes grecques alors que mythes et odes sont justiciables d'une analyse plus pragmatique, contextuelle, relève de la faute de surinterprétation par oubli des conditions concrètes d'existence des réalités mythico-rituelles ou des poésies chantées²⁴. De plus, en plaquant ses catégories littéraires, scientifiques ou philosophiques d'analyse sur une telle situation culturelle, le chercheur contemporain applique toutes les formes d'expression et de circulation de la culture de l'époque en prenant objectivement parti pour ceux qui, au cœur même de l'événement, vont historiquement dans le sens du travail d'invention de la littérature, de la science ou de la philosophie. La surinterprétation littéraire, philosophique ou scientifique des produits culturels de l'époque manque par là même une partie importante de l'objet étudié.

²³ E. Dupont, *L'invention de la littérature : de l'épique grecque au livre latin*, Paris, La Découverte, 1994.

²⁴ On peut, de ce point de vue, lire *La Raison graphique. La domestication de la pensée satyrique* (Paris, Éditions de Minuit, 1980) de J. Goudy comme un texte de réflexion épistémologique sur les opérations savantes (scripturales et graphiques), et notamment sur celles du structuralisme. Nous nous permettons de renvoyer également au chapitre I (« Cultures écrites et cultures orales ») de notre ouvrage *Culture écrite et inégalités scolaires : Sociologie de l'échec scolaire » à l'école primaire*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993, pp. 7-41.

Dans de telles conditions, les commentaires qui mettent entre parenthèses les conditions effectives de circulation, de transmission et d'appropriation des textes philosophiques, des mythes ou des poésies, sont bien en régime de surinterprétation (type

2). Au lieu d'intégrer dans leur travail interprétatif les conditions réelles dans lesquelles les acteurs étaient amenés à agir, sentir, penser, les chercheurs font subir aux produits culturels étudiés un *transfert scientifiquement illégal*²⁵. Le chercheur est alors plus proche de la démarche artistique (créative) que de la démarche sociologique : il dit du mythe, de la poésie lyrique ou du texte philosophique ce que peut en dire et en faire celui qui dispose de techniques intellectuelles scripturales et graphiques contemporaines, mais pas — et c'est pourtant le but de l'étude sociologique, anthropologique ou historique — ce qu'ils sont (leur mode d'énonciation, de transmission, etc.) pour les acteurs de l'époque.

On pourrait, à propos de tels exemples, parler d'anachronisme, puisqu'il s'agit bien de cela, mais on ne décrirait pas suffisamment précisément le problème en le désignant ainsi. Il s'agit en effet d'un anachronisme spécifique lié à l'oubli des conditions les plus matérielles d'action, de représentation, de réception des œuvres culturelles dans lesquelles se trouvaient insérés les protagonistes de l'époque considérée. Pour éviter la surinterprétation en ce domaine, il faut donc prêter une attention particulière à la matérialité des objets, des actes, des gestes, des situations. Cela nous ramène à l'impératif de la description fine de réalités souvent simplement évoquées ou survolées par les travaux en sciences sociales.

Si l'historien fait de la surinterprétation à propos de la colonne Trajane en commentant des images comme si elles pouvaient être vues alors que leur taille et leur disposition spatiale les rendent invisibles aux yeux des acteurs ordinaires, s'il peut être encore sur-herméneute lorsqu'il lit les mythes, les poésies ou les textes philosophiques grecs à partir d'autres conventions, d'autres techniques intellectuelles, d'autres procédures que celles qu'étaient en mesure de mettre en œuvre les lecteurs ou les énonciateurs de l'époque, on peut penser aussi au cas des spécialistes de l'art qui prêtent aux visiteurs cultivés des musées (pressés ou attentifs, passionnés ou nonchalants...) des compétences en histoire de l'art, ou au cas des sémiologues qui confèrent aux spectateurs (distracts ou absorbés...) et télépectateurs (affaires à la cuisine ou captivés par le film...) une culture et une disposition sémiologique semblables à celles qu'ils mettent en œuvre dans leur analyse des émissions télévisées ou des spectacles culturels. Or, aussi

²⁵ B. Lahire, « Linguistique/écriture/pédagogie : champs de pertinence et transferts illégaux », in *L'Homme et la Société, Revue internationale de recherches et de synthèses en sciences sociales* (Paris), n° 101, 3/1991, pp. 109-119.

bien les compétences effectivement possédées par le public (qui sont socialement inégalement distribuées mais qui, tout particulièrement en ces domaines, restent l'apanage d'une très faible minorité) que les conditions effectives de réception du message (par exemple, l'analyse sémiologique ne peut se faire que dans le temps long de la science alors que le téléspectateur ordinaire regarde la télévision dans le temps réel du déroulement des images) rendent la plupart du temps impossible la vision sémiologique spontanée ou l'interprétation d'une œuvre picturale armée de connotations en histoire de l'art. La remarque est encore plus pertinente à propos de l'art urbain qui n'est plus vu comme tel (*i.e.* dans sa dimension esthétique) par ceux pour qui il constitue un décor urbain ordinaire.

Les chercheurs dotés d'une grande connaissance savante, érudite des œuvres (picturales, textuelles, architecturales, etc.) ne peuvent bien sûr qu'être déçus par les réceptions réelles (les réceptions telles qu'elles se font dans telle communauté, à tel moment et dans telles conditions matérielles), nécessairement moins fouillées, moins riches, mais aussi, bien souvent, prises dans les contresens historiques, les anachronismes, les bricolages interprétatifs.²⁶ Ils ne peuvent de même qu'être désappointés par l'absence d'intérêt pour des éléments jugés centraux de l'œuvre et par le goût appuyé des profanes pour des traits habituellement supposés annexes, secondaires par les spécialistes.

La surabondance d'exemples parfaits : surinterprétations de type 3

L'exemple qui suit est-il encore un cas de surinterprétation ? On pourrait en douter. L'auteur, dont l'esprit d'enquête a animé une grande partie de l'œuvre, ne sur-sollicite pas ses données en déboitant ainsi le commentaire de son support empirique (surinterprétation de type 1) ; il ne pêche pas davantage par oubli des conditions effectives, concrètes dans lesquelles se meuvent les enquêtés (surinterprétation de type 2), mais tisse au contraire un réseau serré de preuves qui font la force indéniable de l'interprétation proposée. Le problème se situe ici presque à l'opposé de celui que pose la surinterprétation de type 1 : dans le premier cas on déplore l'absence de « données » ou les licences herméneutiques que s'accordent les

²⁶ J.-C. Passeron, *Le Raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 284.

auteurs eu égard au volume, à la qualité ou à la nature des matériaux empiriques mobilisés ; dans ce dernier cas on peut en revanche s'interroger d'une part sur la surproduction de procédés déployés pour « faire preuve », c'est-à-dire pour prouver la pertinence du modèle théorique utilisé, et d'autre part sur la nature (ou la logique) même de ces procédés.

A force de consolider, voire de fortifier sa théorie, le sociologue peut progressivement inverser le cours scientifiquement normal des choses. Il bascule de la volonté de comprendre et d'expliquer les faits sociaux qui expose fatalement la théorie à de multiples transformations, adaptations et, dans certains cas, à de radicales remises en question, au désir, conscient ou inconscient, de gérer le patrimoine conceptuel qui amène progressivement à éviter de « voir » ce qui pourrait faire contre-exemple, ce qui pourrait entrer en contradiction avec la belle mécanique théorique. En l'état actuel des choses, l'espace scientifique concurrentiel conduit, qu'on le veuille ou non, vers la défense de sa théorie²⁷ et cette défense peut entraîner à son tour vers une logique de l'enfermement théorique et de la dénégation des faits. Cette logique qui, à terme, mène droit dans le mur du dogmatisme interprétatif doit par conséquent être sérieusement contrôlée et contrariée par la logique de l'enquête et de la confrontation avec la diversité des « faits ».

Le cas qui nous préoccupe ici, *La Distinction* de Pierre Bourdieu, est donc un cas limite — choisi comme tel — de surinterprétation par surabondance de « preuves » contribuant à valider le modèle, l'auteur tendant sans cesse à « en rajouter » et à faire ainsi défiler à la barre les éléments — et seulement ceux-là — témoignant en faveur de la pertinence interprétative du modèle proposé.

Entre catégories savantes et catégories ordinaires

Tout d'abord, dans sa recherche de l'administration de la preuve, P. Bourdieu tisse souvent un réseau serré de fils où l'on finit par ne plus distinguer ce qui appartient au sociologue et ce qui est de l'ordre des catégories de sens commun. Ramenant les différences de styles de vie à l'opposition conceptuelle entre la forme et la substance, l'auteur peut ainsi tenter de prouver la pertinence de cette

²⁷ B. Lahire, « La variation des contextes en opposition en s'appuyant sur des propos homonymes sciences sociales, remarques épistémologiques », in *Annales, Histoire, sciences sociales* (Paris), LI, 1996, pp. 381-407.

d'enquêtes « matériellement apparentés » aux siens. On doit à Oswald Ducrot, dans son étude des phénomènes de délocution, d'avoir constaté ce « glissement subreptice du langage au métalangage²⁸ ». Le linguiste constate que l'auteur de *La Distinction* passe illicitement de l'usage ordinaire du langage qui amène à dire, par exemple, qu'un plat est « nourrissant » et « substantiel » à l'usage philosophique et, ici, sociologique, du concept de « substance ».

L'analyse peut être répétée pour les oppositions conceptuelles suivantes : nature/culture (« il est nature ») ; être/paraître (« sans chichis », « à la bonne franquette », etc.) ; matériel/symbolique (nourritures « terrestres », « terre à terre », « matérielles »). On ne sait plus alors si l'interprétation nous semble pertinente parce qu'elle répète sur un mode savant les catégories ordinaires de perception, utilisées à foison. Ces catégories, souvent prises dans des expressions mille fois entendues, nous « parlent » presque trop facilement, produisant ainsi des « effets de réel ». Le lecteur finit par se perdre dans la profusion des catégories et dans le dédale des microglissements sémantiques disséqués avec soin par le linguiste. Épuisé par la virtuosité de l'écriture il ne parvient plus à distinguer les différents registres de langage : l'analyse sociologique, la description phénoménologique faite à partir des catégories ordinaires de perception et d'appréhension du monde social, la citation (avec guillemets) ou la quasi-citation (sans guillemets).

Dans l'habile mélange des catégories ordinaires d'appréhension du monde social (qui restent des catégories à expliquer) et des catégories savantes, on finit par se demander si la preuve de la pertinence de l'interprétation sociologique n'est pas finalement produite par les incessants glissements sémantiques. De nombreux passages de l'ouvrage ressemblent presque trop à nos mythologies (littéraires et cinématographiques) sur les mondes populaires, petits-bourgeois et bourgeois. L'auteur paraît parfois en rajouter dans l'écriture qui, pour évoquer le monde populaire, peut adopter un accent rabelaisien (« Et la philosophie pratique du corps masculin comme une sorte de *puissance*, grande, forte, aux besoins énormes, impérieux et brutaux, qui s'affirme dans toute la manière masculine de tenir le corps²⁹ » ; « la viande, nourriture par excellence forte, donnant de la force, de la vigueur, du

sang, de la santé, est le plat des hommes³⁰ », etc.). On assiste alors à un gonflement stylistique.

Des exemples sur mesure

L'alliage des catégories savantes et ordinaires est notamment à l'œuvre dans les moments — très fréquents — où l'auteur se situe entre la description phénoménologique et l'analyse sociologique de comportements (gestuels et langagiers) socialement marqués. Se pose dès lors la question du statut des exemples donnés, des scènes simplement évoquées ou soigneusement décrites. Dans la grande majorité des cas, Bourdieu décrit des scènes observées avec grande acuité, mais qui ne sont pas tirées d'un *travail d'observation systématique* des comportements. Elles ne font pas partie d'un corpus théoriquement et méthodologiquement construit (ce qui supposerait de dire comment les observations ont été effectuées, à partir de quelle construction de l'objet, quelle place les scènes rapportées occupent dans la nécessaire dispersion-variation des situations *observées*, etc.) mais relèvent de ce que l'on pourrait appeler l'exemple sur mesure. Ces scènes sont donc écrites pour exemplifier le schéma théorique (les oppositions substance/forme ; matériel/symbolique ; nécessité/liberté...).

Parfois, l'exemple imaginaire (mais qui pourrait avoir été réellement observé) est clairement énoncé pour faire immédiatement comprendre — pédagogiquement — le sens d'une proposition théorique. C'est le cas ainsi de l'évocation d'« un vieil artisan » pour exemplifier le concept de « formule génératrice³¹ ». Impossible de nier l'existence de situations analogues à celle donnée en exemple par l'auteur (seule la mauvaise foi théorique amènerait le chercheur à nier en avoir déjà rencontrés au cours de ses enquêtes), mais le cas sur mesure, qui vient témoigner en faveur du schéma théorique, peut faire oublier qu'il est possible de montrer par la recherche empirique que toutes les situations sociales ne relèvent pas de ce modèle³².

³⁰ *Ibid.*, p. 214.

³¹ « Le goût, propension et aptitude à l'appropriation (matérielle et/ou symbolique) d'une classe déterminée d'objets ou de pratiques classés et classants, est la formule génératrice qui est au principe du style de vie, *ensemble unitaire* de préférences disjunctives qui expriment, dans la logique spécifique de chacun des sous-espaces symboliques, mobilier, vêtement, langage ou hexis corporelle, la même intention expressive. Chaque dimension du style de vie "symbolise avec" les autres, comme disait Leibniz, et les ébéniste, sa manière de gérer son budget, son temps ou son corps, son usage du langage et ses choix vestimentaires, sont entiers présents dans son éthique du travail scrupuleux et impeccable, du soigné, du signalé, du fini et son esthétique du travail qui lui fait mesurer la beauté de ses produits au soin et à la patience qu'ils ont demandés. » P. Bourdieu, *La Distinction...* *op. cit.*, pp. 193-194.

²⁸ O. Ducrot, *Le Dire et le dit*, Paris, Éditions de Minuit, 1984, p. 124.

²⁹ P. Bourdieu, *La Distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 211. C'est l'auteur qui souligne.

Mais le plus souvent, les descriptions phénoménologiques des manières de faire ou de parler ne sont ni des exemples purement imaginaires, ni des comptes rendus de situations singulières tirées d'une série raisonnée d'observations. Elles ont un air de parenté avec des scènes littéraires, sociologiquement probables, telles qu'on en trouve, par exemple, dans les romans de Flaubert³³. Le sociologue a alors toute latitude — et peu de contraintes empiriques — pour décrire des scènes qui mobilisent les oppositions théoriques placées au cœur de l'interprétation sociologique :

« [...] dans les situations ordinaires de l'existence bourgeoise, les banalités sur l'art, la littérature ou le cinéma ont la voix grave et bien posée, la diction lente et désinvolte, le sourire qui les prononce [...] »
 « En matière de langage, c'est l'opposition entre le franc-parler populaire et le langage hautement censuré de la bourgeoisie, entre la recherche expressionniste du pittoresque ou de l'effet et le parti de retenue et de fente simplicité (*litotes* en grec). Même économie de moyens dans l'usage du langage corporel : là encore, la gesticulation et la presse, les mines et les mimiques, s'opposent à la lenteur — « les gestes lents, le regard lent » de la noblesse selon Nietzsche —, à la retenue et à l'impassibilité par où se marque la hauteur. »

« Il serait facile de montrer par exemple que les Kleenex, qui demandent qu'on prenne son nez délicatement, sans trop appuyer et qu'on se mouche en quelque sorte du bout du nez, par petits coups, sont au grand mouchoir de tissu, dans lequel on souffle très fort d'un coup et à grand bruit, en plissant les yeux dans l'effort et en tenant le nez à pleins doigts, ce que le nire retenu dans ses manifestations visibles et sonores est au nire à gorge déployée, que l'on pousse avec tout le corps, en plissant le nez, en ouvrant grande la bouche, en prenant son souffle très profond (« j'étais pite en deux »), comme pour amplifier au maximum une expérience qui ne souffre pas d'être contenue et d'abord parce qu'elle doit être partagée, donc clairement manifestée à l'intention des autres³⁴. »

Mais le talent d'écriture de Bourdieu le fait passer parfois de descriptions désingularisées (non situées dans le temps et dans l'espace géographique et social), qui pourraient être comme le résumé idéal-typique d'une multitude d'observations effectuées³⁵ — c'est le cas de la fréquentation du café en milieux populaires³⁶ — à la description de scènes singulières qui relèvent, là encore, davantage de la scène littéraire que du compte rendu d'enquête circonstanciée. Dans ces cas, on remarque que l'auteur atteint un degré de détail tel qu'il

³³ Cf. B. Lahire, *Tableaux de familles : Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard / Seuil, 1995.

³⁴ Pour prendre l'exemple d'un auteur cher à Pierre Bourdieu et qui pourrait bien avoir été l'inspirateur de l'écriture de certains passages.

³⁵ P. Bourdieu, *La Distinction...* op. cit., respectivement pp. 194, 197 et 211. On remarquera au passage la formule « Il serait facile de monter... » qui suit un : « Cette opposition se retrouverait... » Voir aussi : « Il faudrait soumettre à une comparaison systématique... » (p. 215).

³⁶ Mais, encore une fois, on ne sait pas si des observations ont été faites et, si c'est le cas, quels sont le volume et l'étendue, dans quelles conditions elles ont été réalisées, etc.

³⁷ P. Bourdieu, *La Distinction...* op. cit., p. 204.

demande si les effets de réel littéraires ne prennent pas le pas sur les effets de conscience sociologiques dans ces descriptions de situations singulières visant à exemplifier un style de vie, un *habitus* ou une vision du monde³⁸ :

« On tend à ignorer le souci de l'ordonnance stricte du repas : tout peut ainsi être mis sur la table à peu près en même temps (ce qui a aussi pour vertu d'économiser des pas), en sorte que les femmes peuvent en être déjà au dessert, avec les enfants, qui emportent leur assiette devant la télévision, pendant que les hommes finissent le plat principal ou que le « garçon » arrive, en retard, avale sa soupe. [...] On peut ainsi, au café, se contenter d'une cuillère à café que l'on passe au voisin, après l'avoir secouée, pour qu'il « tourne son sucre » à son tour. [...] De même on ne change pas les assiettes entre les plats. L'assiette à soupe, que l'on nettoie avec le pain, peut ainsi servir jusqu'à la fin du repas. La maîtresse de maison ne manque pas de proposer de « changer les assiettes », en repoussant déjà sa chaise d'une main et en tendant l'autre vers l'assiette de son voisin, mais tout le monde se recrie (« ça se mélange dans le ventre ») et si elle insistait, elle aurait l'air de vouloir exhiber sa vaisselle³⁹. »

Encadrant (ou encadrés par, comme on voudra) les commentaires des données issues des enquêtes quantitatives, les évocations littéraires, situées dans le registre de la description de comportements singuliers de personnages singuliers, ont tendance à capturer les classes ou les fractions de classe (populaires, petites bourgeoises ou bourgeoises), à les enfermer dans les cas singuliers. C'est la classe ou la fraction de classe qui se donne à voir dans la singularité du cas : les exemples livrent, par synecdoque, comme la quintessence d'un style de vie ou d'un *habitus* de classe.

Le statut ambigu des photographies

De nombreuses photographies émaillent l'ouvrage de Pierre Bourdieu. Or, ces photographies fonctionnent comme les petites descriptions phénoménologico-littéraires qui singularisent et exemplifient le propos théorique, mais avec un problème supplémentaire, à savoir que nombre d'entre elles⁴⁰ ne sont pas commentées par l'auteur et qu'elles sont dès lors à la fois sur-signifiantes (elles paraissent montrer ce que l'auteur décrit par ailleurs, des manières de se tenir plus ou moins droit ou relâché, des distances spatiales plus ou moins grandes entre interlocuteurs, des tables plus ou moins garnies de

³⁷ R. Barthes, « L'effet de réel », in *Communications* (Paris), n° 11, 1968.

³⁸ Si le romancier « recourt à l'observation ou à la documentation », il les « biaise toujours en les pliant au seul souci de la « littérarité » des « effets de réel » ». A ce moment-là, l'auteur fait d'un « usage d'un savoir-faire littéraire dans le « faire-croire » romanesque » qu'un « usage conquis et de traitement des données, mises au service d'une démarche ne visant qu'au renforcement des preuves et au contrôle de l'interprétation ». Cf. J.-C. Passeron, R. Moulin et P. Veyne, « Entretien avec Jean-Claude Passeron : un itinéraire de sociologie », in *Revue européenne des sciences sociales* (Genève), tome XXXIV, n° 103, 1996, p. 293.

³⁹ P. Bourdieu, *La Distinction...* op. cit., pp. 217-218. C'est nous qui soulignons.

⁴⁰ Cf. P. Bourdieu, *La Distinction...* op. cit., pp. 164-165 ; 186-187 ; 212-213 ; 223 ; 434 ; 439 ; 449 ; 529 et l'on remarquera au passage que les classes populaires sont davantage photographiées et moins longuement analysées discursivement que les autres classes (« Le choix du nécessaire », chapitre consacré aux classes populaires, comporte 28 pages dont 4 de photographies ; « La bonne volonté culturelle », à propos des petites bourgeoises, 56 pages sans aucune photographie et « Le sens de la distinction », chapitre sur les bourgeoisies, 71 pages dont 4 de photographies (mais exclusivement des photographies de presse).

l'objet d'une analyse sociologique spécifique, analyse qui forcerait notamment l'auteur à distinguer les fractions de classe au sein des milieux populaires aussi systématiquement qu'il le fait pour les autres classes. En tout état de cause, les 46 % se laissent difficilement enfermer dans la description phénoménologique qui précède le commentaire des chiffres.

De même, à la suite de l'extrait suivant :

« Cette manière d'introduire la rigueur de la règle jusque dans le quotidien (on se rase et on s'habille chaque jour dès le matin, et pas seulement pour "sortir"), d'exclure la coupure entre le chez soi et le dehors, le quotidien et l'extra-quotidien (associé, pour les classes populaires, au fait de s'endimancher) ne s'explique pas seulement par la présence au sein du monde familial et familial de ces étrangers que sont les domestiques et les invités. Elle est l'expression d'un *habitus* d'ordre, de tenue et de retenue qui ne saurait être abdiqué... »

Si l'on se rapporte au tableau 19 rassemblant les résultats statistiques concernant les « Variations des manières de recevoir », on constate encore une fois que si les écarts sont significatifs entre ouvriers et cadres supérieurs, industriels et professions libérales lorsqu'on leur demande s'ils aiment que leurs invités soient en tenue décontractée (79,7 % pour les premiers et 58,6 % pour les seconds), on peut tout aussi bien remarquer que la préférence des classes supérieures va vers cette modalité de la réception et que seuls 30,6 % d'entre eux souhaitent que leurs invités soient élégants. Ce que l'on peut contester ici, ce n'est pas le commentaire tel qu'il est fait des écarts entre groupes ou classes, mais l'émission de tout ce qui pourrait faire contre-exemple, de tout ce qui pourrait jeter le doute ou apporter quelques nuances à l'architecture théorique.

Les interprétations et leurs limites de pertinence

En pratique, toutes les interprétations ne se valent pas. Mais si toutes les interprétations ne sont pas équivalentes, leur valeur n'est toutefois jamais fixée et acquise une fois pour toutes. Et cette variabilité des valeurs ou des pertinences interprétatives est essentiellement due au fait que ce qui définit sociologiquement la pertinence d'une interprétation, c'est sa capacité à rendre raison du monde social et non sa force intrinsèque, sa rigueur logique ou sa finesse argumentative. Quelle que soit la pertinence attestée, éprouvée dans l'enquête empirique, d'une interprétation complexe, relativement cohérente et conceptualisée (une théorie du

⁴³ P. Bourdieu, *La Distinction...*, op. cit., p. 218.

virtuelles et de plats et plus ou moins strictement ordonnées...) et sous-signifiantes (les images ne nous disent rien ⁴¹ et, lorsqu'elles semblent « parler d'elles-mêmes », il faut tout particulièrement nous en méfier car le risque est grand alors de projeter nos petites mythologies sociales personnelles ou collectives).

De même que pour les scènes de description, on s'attendrait à ce que l'auteur nous dise dans quels contextes, à quelles occasions, etc., les photographies ont été prises, ce qui pourrait souvent contribuer à expliquer les différences visibles : repas familial ou repas avec invités, repas du dimanche ou repas en semaine, photographie officielle et publique pour un journal ou photographie au statut plus incertain lorsqu'elle est prise par le sociologue à la suite d'un entretien, etc. Pour faire véritablement corpus et pas seulement « bon-exemple-pour-la-théorie », les photographies devraient ainsi être commentées, de même que les conditions de prise de vue. Ne sont présentées ici que les photographies les plus « parlantes », celles qui viennent témoigner en faveur de la thèse centrale de l'auteur. Du même coup, leur présence participe, là encore, davantage d'un effet de réel que d'un réel effet de connaissance. La production d'un effet de connaissance sociologique supposerait l'analyse d'un corpus de photographies prises dans des conditions relativement similaires, dans des familles socialement variées et clairement situées (sous l'angle des capitaux économique et culturel notamment).

La lecture des données statistiques

Enfin, lus de manière comparative, les différents moments du texte laissent apparaître parfois des surinterprétations de type 1. Par exemple, à la suite

d'un passage consacré au « bon vivant ⁴² », on peut lire que 64 % des cadres supérieurs, professions libérales et industriels jugent que « le Français mange trop » contre seulement 46 % des ouvriers. Or, si l'écart statistique est amplement significatif pour susciter le commentaire qui le précède, on peut toutefois se demander si les 46 % d'ouvriers qui portent le même jugement que les classes supérieures ne devraient pas être

⁴¹ Il existe un écart considérable, que tout lecteur peut expérimentier, entre l'impression de compréhension spontanée éprouvée en regardant les photographies — qui paraissent être de bonnes exemplifications des analyses et des descriptions que l'on a lues par ailleurs — et le sentiment de difficulté et d'inévidence que provoque l'effort d'explicitation des traits pertinents de description de représentations photographiques non commentées.

⁴² « Le bon vivant n'est pas seulement celui qui aime à bien manger et bien boire. Il est celui qui sait entrer dans la relation généreuse et familière, c'est-à-dire à la fois simple et libre que le boire et le manger en commun favorisent et symbolisent, et où s'ancraissent les retenues, les réticences, les réserves qui manifestent la distance par le refus de se mêler et de se laisser-aller... » P. Bourdieu, *La Distinction...*, op. cit., p. 200.

social), aucun chercheur en sciences sociales ne sera jamais dispensé de faire la preuve empirique sur d'autres terrains, d'autres objets, d'autres époques, d'autres populations, etc., de cette pertinence. Une interprétation (un ensemble cohérent de schèmes interprétatifs discrets aussi bien qu'une grille d'interprétation conceptualisée, formalisée) a donc toujours des limites de validité, un champ toujours limité de pertinence.

Puisqu'il a été longuement question dans les pages précédentes de surinterprétations, on pourrait faire remarquer qu'une grande partie des travaux en sciences sociales souffre davantage de sous-interprétation : analyses poussives, sociographies et autres descriptions plates nous livrent un travail interprétatif embryonnaire. Ce constat nous amène à formuler la proposition selon laquelle *toute interprétation sociologique pertinente est une surinterprétation contrôlée*. Aucune règle de méthode ne permettrait de trouver à coup sûr le « bon niveau » d'interprétation (ni trop haut — surinterprétation — ni trop bas — sous-interprétation). Toute interprétation, pour ne pas en rester à ces plats commentaires de tableaux ou à ces récits et à ces descriptions qui laissent le lecteur en quête d'explications sur sa faim, est potentiellement une surinterprétation dans la mesure où elle prend des risques. Et les risques de surinterprétation sont limités lorsque le travail interprétatif est soigneusement contrôlé par les données, par la réflexion sur leurs conditions de production, par la comparaison de ces données avec d'autres séries de données produites par d'autres, dans d'autres conditions, etc. C'est là que se fait la différence entre le dérapage contrôlé volontaire du professionnel qui tient la route de l'interprétation (respectant les données et les contraintes qu'elles font toujours — par leur diversité, leur apport de contre-exemples ou leur incohérence relative — inévitablement peser sur le discours du chercheur) et le dérapage incontrôlé de l'amateur — ou du professionnel en relâche — qui mène droit dans le décor de la surinterprétation.

Les concepts sociologiques (au sens large du terme) sont des mots qui n'ont aucune force ou aucune valeur scientifique en soi (*i. e.* purement théorique), mais qui ne valent que dans leur rencontre, leur confrontation avec le monde social et, finalement, dans leur capacité à capter et à organiser des éléments du

monde social. La manière par conséquent dont nous avons abordé les problèmes posés par les surinterprétations en sciences sociales est fidèle à cette perspective : il n'existe pas de surinterprétation sociologique que l'on pourrait débusquer du point de vue strictement linguistique, logique ou étroitement argumentatif, mais des surinterprétations repérables au niveau des rapports que l'interprétation entretient avec les situations interprétées.

Enfin, pour cadrer le sens de ce texte et éviter les malentendus concernant son statut, il n'est pas inutile de rappeler que les réflexions épistémologiques qui viennent d'être formulées ici sont des réflexions de chercheur au travail pour qui le mot « enquête » n'est pas qu'une simple invocation verbaliste. En effet, pèse aujourd'hui sur ceux qui réfléchissent sur leur discipline, leurs savoirs, leurs méthodes et leurs mises à l'épreuve des faits un soupçon d'inutilité, de débauche luxueuse de temps qui marquerait une absence de travail d'enquête ou l'ennui du travail « de terrain ». Certains disqualifient par avance toute réflexion épistémologique comme réflexion futile, stérile, prétentieuse ou verbeuse. Et c'est évidemment toujours ceux qui ont un intérêt tout particulier au maintien de l'ordre scientifique en son état et dont l'épistémologie « va de soi », « va sans dire », qui n'ont aucun intérêt à voir advenir de nouvelles réflexions. La disqualification est donc plus difficile et, en tout cas, est forcée de se révéler sous son vrai jour et de dévoiler son moteur, lorsque ceux qui entreprennent de réfléchir n'ont pas quitté le chemin de l'enquête et y retournent d'autant plus volontiers que leurs réflexions épistémologiques collectives améliorent la qualité de leurs travaux empiriques et amplifient leur imagination sociologique en matière de construction des objets. L'épistémologie, lorsqu'elle est leçon tirée du travail de recherche et invitation à retourner sur le métier, n'a rien d'un préalable incontournable et un peu terroriste à l'enquête qui empêcherait l'enquête elle-même par peur de la faute commise. Guide, aide, appui ou coup de main, mais jamais droit de passage ou préalable.

François-André Isambert

L'interprétation, source de la compréhension chez Max Weber

On a relu cent fois, sans s'y arrêter, ce début d'*Economie et société*, définissant la sociologie comme une science qui cherche à « comprendre en interprétant » (*deutend verstehen*¹) la vie sociale. Habitués que nous sommes à lier interprétation et compréhension, nous ne remarquons même plus *deutend* qui nous paraît redondant. Et pourtant, Weber insiste si souvent dans son œuvre sur l'interprétation qu'une négligence de style est ici exclue. Ainsi, dans sa *Verstehende Soziologie* (1913), première esquisse du chapitre initial d'*Economie et société*, on trouve dès la première page que « ce qui n'appartient qu'au comportement humain, c'est l'ensemble des connexions et des régularités dont le déroulement est interprétable de manière *compréhensible* ». Et un peu plus loin, Weber se réfère à la « compréhension (*Verständnis*) conquise par l'*interprétation*² ».

On peut dès lors se demander si le participe *deutend* spécifie la notion de *verstehen* qui, sans autre précision s'étendrait depuis l'intuition affective jusqu'à la compréhension intellectuelle (*Verstand* désigne chez Kant l'entendement). On ferait alors fausse route, car Weber emploie le mot « interprétation » dans au moins autant de sens que « compréhension ». Et pourtant, le besoin d'une telle notion est chez lui constant. D'une part, il ne peut concevoir une compréhension en quelque sorte offerte à la pensée : il faut que cette compréhension soit le résultat d'une démarche active, d'un travail intellectuel. D'autre part, elle permet de situer Weber dans la « querelle des méthodes » (*Methodenstreit*), où règne la plus grande

besoin de préciser que l'usage ayant rendu cette alliance de termes insolite, il faut s'obliger à entendre par « concept » tout élément logique ayant pour but la « connaissance de l'essentiel » : il en donne comme exemple la personne même de Bismarck⁹. A ce niveau, il rencontre un axiome auquel il s'attachera constamment, à savoir *qu'il n'y a de réalité qu'individuelle* : c'est la seconde entrée dans la notion de concept individuel.

Sur ce point, Weber, comme Roscher, ne pouvait que rencontrer le « concept » entendu au sens hégélien¹⁰. L'attitude ambiguë que Weber reproche à Roscher à l'égard de Hegel tient au fait que, selon lui, Roscher n'a pas exactement évalué le rapport entre la conceptualisation dans les sciences génériques et ce qu'elle devient dans la démarche historique, d'où le *hiatus irrationalis*¹¹ qu'il est amené à creuser entre concept et réalité. Weber serait plus proche de Hegel, à ceci près qu'il ne pense pas que la conceptualisation du réel puisse aller jusqu'à sa déductibilité. Par ses *requisits* implicites, Weber esquisse donc un cheminement de pensée qu'il ne nomme pas encore, mais qui conduit à la compréhension de l'individualité.

Or le critère de différenciation entre sciences génériques ou nomologiques et sciences de l'individuel croise celui qui sépare sciences de la nature et sciences humaines d'une manière qui fait confondre facilement les deux paires en une seule et même dichotomie. Weber fait remarquer¹² que la formulation exacte de cette dichotomie, fournie par Dilthey et Simmel, avait auparavant été « esquissee » par Windelband, puis précisée par Rickert. Ce sera pour lui l'occasion de marquer à la fois son accord approximatif et provisoire avec des oppositions comme « sciences de la nature et sciences de l'esprit » ou « sciences nomologiques et sciences historiques¹³ » et en même temps son adhésion, plus spécifique, à la position de Rickert, qui fait de l'individualité de leur objet le propre des sciences historiques. Weber se verra obligé de revenir sur la diversité des critères utilisés par les divers auteurs et sur leur validité respective. De toute manière, Weber tient pour essentiel que « le cours de l'action humaine et de l'expression humaine est chaque fois accessible à une *interprétation comportant un sens [sinnevollen Deutung]*¹⁴ ». Et Weber

insiste sur le fait que c'est cette interprétation qui fait

⁹ *Ibid.*, p. 6.

¹⁰ *Ibid.*, p. 6, note 8.

¹¹ *Ibid.*, pp. 15-16.

¹² *Ibid.*, p. 35.

¹³ *Ibid.*, p. 12.

¹⁴ *Ibid.*, p. 13.

l'abord il présente l'interprétation comme recherche d'un sens, propriété que seule l'activité humaine possède. Mais il ne peut en rester là. Il recourt à Kries et à toute la mouvance irrationaliste pour trouver un nouveau point d'appui qui va être en même temps un repoussoir.

Kries et la subjectivité

Kries, le deuxième pilier de l'« école historique », avait publié en 1853 *Die politische Ökonomie vom Standpunkt der geschichtlichen Methode*. Pour lui, les lois de la nature soumettent celle-ci au déterminisme, et il en est de même des lois économiques. Face à cela, l'action humaine affirme sa liberté, ce en quoi, selon Kries, elle est irrationnelle¹⁵. Par là, on fait entendre qu'elle ne peut être expliquée et échappe à la causalité. Retombe-t-on alors sur l'idée de « créativité » introduite par Wundt au sujet de la « synthèse créatrice » que la personnalité induit dans les états de conscience ? Weber discute longuement cette notion et n'a pas de mal à mettre en évidence ses contradictions.

L'idée forte sur laquelle il s'appuie, c'est le fait que les comportements humains présentent une prévisibilité au moins aussi forte — et parfois plus — que les phénomènes de la nature. L'exemple qu'il fournit mérite d'entrer dans la collection des images philosophiques célèbres.

« Lorsque la tempête a arraché un bloc d'une paroi rocheuse et l'a fait éclater en nombreux débris éparpillés au sol [...] en combien de morceaux de quelles formes, le bloc a éclaté et comment, dans leur éparpillement, ils gisent regroupés [...] cela, notre savoir nomologique ne le comprend que comme n'entrant pas en contradiction directe avec lui. En revanche, une « régression » causale réelle ne serait pas seulement tout à fait impossible par suite du caractère incalculable de cet aspect du phénomène [...] mais aussi, indépendamment de cela, cette recherche causale serait sans objet¹⁶. »

Une telle indétermination contraste avec la prévisibilité attendue des actions humaines : celle d'un commandement militaire, d'une peine judiciaire, d'une expression dans nos relations avec autrui et dont on peut prévoir l'effet dans une situation donnée. En somme, Weber conçoit les phénomènes naturels comme

¹⁵ *Ibid.*, 2^e partie, « Kries und das Irrationalitätsproblem », p. 44.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 65-66.

Ainsi interprétable, le comportement humain est moins irrational que un fait naturel singulier, car il y a davantage dans cette interprétation que dans la simple prévision inductive (au cas où un fait n'est pas directement compréhensible, nous nous rabattons sur les lois de la psychologie et surtout de la psychopathologie²²). Ou bien, nous plaçant sur un plan logique, nous pouvons insister sur la différence par rapport à la simple observation des régularités naturelles. « Nous demandons à l'interprétation le "sens" de l'action²³ ». Celui-ci ne nous est pas donné par une observation empirique des lois du comportement, qui ne nous dévoile pas le « pourquoi » (*warum*²⁴) de la constance des réactions observées. Même si nous ne savons pas ce que signifie le « sens », nous savons qu'il réside dans ce « pourquoi » qui comble un vide de la connaissance.

Ce qu'on peut appeler « interprétation rationnelle » (*rationalde Deutung*²⁵) touche de près à la précédente. Elle repose sur l'hypothèse selon laquelle l'action à expliquer a été pensée comme un rapport de moyens à fins. Hypothèse correspondant parfois à la réalité, mais pouvant aussi consister à donner un sens clair et simplifié à une conduite dont la motivation pouvait être obscure et complexe. En ce cas, l'interprétation est une véritable *construction*, résultat d'une rationalisation *a posteriori*, l'édification d'une sorte de « modèle » qui permet de trouver un fil conducteur dans une suite d'événements obscurément orientés vers une fin et sans lequel on ne rencontrerait qu'absurdité. Ce genre de modèle va resurgir lorsque nous évoquerons les « types idéaux ».

Enfin — et c'est là qu'on trouve le point de vue le plus originellement *weberien* — c'est encore une forme d'interprétation, celle que nous nommons « exégèse axiologique » ou, plus littéralement « interprétation qui relie aux valeurs » (*wertbezlebende Interpretation*²⁶). Processus complexe, nettement distinct de toutes les autres formes d'interprétation, elle joint, comme nous aurons l'occasion de le voir de plus près, l'intuition des valeurs et l'objectivité des constats : elle possède une fonction essentielle dans le choix de l'objet d'étude en évaluant ce qui vaut la peine d'être étudié.

21 *Ibid.*, p. 67. On remarquera la multiplication des guillemets, signe de ce que Weber emploie ici des expressions courantes qu'il ne prend pas entièrement à son compte.

22 Idée reprise par Jaspers (*Allgemeine Psychopathologie*, 1913).

23 *Ibid.*, p. 69.

24 *Ibid.*, p. 70. Le *warum* allemand s'intéresse plus à la finalité de l'acte que le « pourquoi » français.

25 *Ibid.*, p. 126.

26 *Ibid.*, p. 122.

une poussière de petits faits insignifiants que seul notre esprit rassemble pour en faire des objets en mouvement. L'essentiel des faits massifs n'est donc pas d'être soumis à la loi des grands nombres, mais de retenir notre attention, ce qui peut être le cas du regroupement de phénomènes élémentaires. Mais l'attention du savant peut aussi se porter sur d'autres types de faits. Par exemple, en biologie, un concept comme celui d'« adaptation », non répétitif mais soumis à la phylogénèse, échappe de ce fait aux explications de type nomologique et doit être soumis à *exégèse*¹⁷. Il en sera de même pour les faits qu'étudient les sciences sociales. Ces faits sont choisis « dans l'infinité dépourvue de sens du devenir universel¹⁸ ».

Or, sur cette voie, on rencontre la position de tous ceux pour qui, avec Kries, le sens est strictement subjectif et totalement étranger aux catégories de l'explication objective. Ainsi, pour Münsterberg, la connaissance par interprétation va-t-elle être une connaissance « subjective » (*subjektverende*¹⁹), c'est-à-dire non seulement une vue subjective mais une démarche qui nous conduit à une appréhension subjective des choses. Weber n'interdit pas d'employer « interprétation » dans ce sens, mais il s'élève contre la prétention de Münsterberg d'exclure cette voie pour les sciences qui visent par ailleurs l'objectivité et de dresser l'une contre l'autre « sciences subjectivantes » et « sciences objectivantes ». L'histoire la plus attachée à l'objectivité peut avoir recours à l'intuition concrète (*Veranschaulichung*²⁰) pour communiquer une expérience affectivement vécue (*Gefühlserlebnis*) ou le caractère global d'une culture.

On ne doit jamais oublier que, d'un point de vue scientifique, l'interprétation est avant tout explicative et répond à une « exigence de causalité » (*kausales Bedürfnis*). Le comportement humain se prête particulièrement à l'interprétation de deux manières distinctes, quoique très proches l'une de l'autre.

Cela peut consister à « déterminer l'objectif [d'un acte] et cela pas seulement en tant que "possible" au sens où il s'agirait de le rendre "conceptionnellement" compatible avec notre savoir nominalistique, mais de le "comprendre" c'est-à-dire de trouver un "motif" concret, "intérieur", "susceptible d'être vécu" (*inachtelbares*) ou un ensemble de motifs²¹ ».

17 *Ibid.* Weber utilise alternativement le mot courant *Deutung* et le mot savant *Interpretation* avec un sens analogue. Nous utiliserons « exégèse » chaque fois que, pour Weber, *Interpretation* semble avoir été choisi à dessein (par exemple lorsque le terme est souligné) pour désigner une analyse plus approfondie que l'interprétation ordinaire.

18 « Die "Objektivität" sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis », in *Wissenschaftstheorie*, p. 180.

19 *Ibid.*, p. 75.

20 *Ibid.*, p. 121.

Médiations

Concepts

Le concept est l'objet lui-même en tant qu'il est conçu. L'importance de cette maxime a été soulignée dans le cas du concept d'un objet historique. Nous sommes bien obligés, après un premier tour d'horizon, d'avouer que cette maxime est seulement normative. Le concept, même s'il fournit l'essentiel de l'objet, ne peut donner qu'une approximation dont sont exclues toutes les particularités de l'objet concret. Il est, nous l'avons vu, des interprétations purement affectives. Les interprétations intellectuelles, les seules qui intéressent directement la science, sont obligées d'avoir recours aux concepts qui, pour autant qu'ils gardent une distance — si faible soit-elle — avec l'objet, n'en constituent pas moins une étape intermédiaire, médiation obligée dans une vision indéfinie du concret. Mais inversement le concept, si imparfait soit-il, contribue à constituer l'objet dans une vision du monde qui, comme celle de Weber, rencontre le réel comme une poussière amorphe au sein de laquelle notre pensée a aggloméré des formes.

La tradition aristotélicienne accorde au concept une nature générale²⁷. En introduisant la notion de *type idéal*, Weber voit plus large. Il est faux, comme on le fait parfois, d'opposer « concept générique » et « type idéal », même si Weber nous donne un mode de construction du type idéal qui n'a apparemment rien de générique et s'apparenterait plutôt à la caricature ou à la « stylisation ». C'est en accentuant un ou plusieurs traits de l'objet et non en sélectionnant les traits communs à un genre qu'on campe en général un type idéal (et on voit déjà ici comment la valeur peut intervenir). Mais ce croquis peut aussi bien être celui d'un individu (comme Bismark) que celui d'un genre comme celui d'artisanat²⁸. Seulement, il n'est pas dit que les traits retenus pour notre *tableau* de l'artisanat s'obtiendront par superposition de tous les artisans possibles. C'est en retenant les traits les plus significatifs à nos yeux que nous faisons habituellement notre tri. Si les traits retenus sont ceux qui sont communs au plus grand nombre d'artisans, notre type idéal coïncidera avec le type générique. Mais le plus souvent, notre choix sera guidé par une idée de valeur.

²⁷ *Ibid.*, p. 194.

²⁸ *Ibid.*, p. 202.

Toutefois, si Weber utilise l'expression « type idéal » avec une grande souplesse, en admettant sous ce nom tout « tableau de pensée » (*Gedankenbild*) pourvu qu'il présente une unité, tout en sachant qu'il s'écarte des données empiriques et représente une « utopie²⁹ », sa préoccupation constante est double : d'une part donner au type idéal un caractère « génétique », c'est-à-dire pouvoir construire sur cette idée de base un édifice suffisamment riche, d'autre part identifier les relations causales ou finales, de ressemblance ou de différence, entre le type idéal et l'objet empirique auquel il se réfère. Cette double préoccupation fait du type idéal le médiateur par excellence de l'interprétation. Certes, le type idéal est une conception et non un jugement — et toute interprétation comporte un jugement — mais chaque élément d'un jugement, sujet comme prédicat, peut être idéaltypique, de même que la totalité du système tissé entre ces éléments. L'interprétation scientifique proprement dite consiste en de multiples essais comprenant la conception des types idéaux, puis la tentative de jugement (par exemple de causalité) qui lie ces types entre eux, puis la confrontation avec les données empiriques pertinemment choisies, enfin l'acceptation ou le rejet de l'hypothèse.

Apparentés aux types idéaux sont les « point de vue » (*Gesichtspunkten*³⁰), tel que le point de vue économique dans l'analyse sociologique. Comme le type idéal il choisit certains traits pour les mettre en relief, mais c'est tout un pan de la vie sociale qui est alors privilégié. L'« interprétation économique de la réalité » (*die ökonomische Deutung der Wirklichkeit*³¹) est très exactement un point de vue déterminé sur les faits sociaux. « Libérés de la croyance surannée selon laquelle l'ensemble des phénomènes culturels peut être déduit, comme produit ou comme fonction, de constellations d'intérêts matériels, nous croyons pour notre part qu'une *analyse des phénomènes sociaux et des processus culturels* menée du point de vue spécifique de leur conditionnement et de leur portée économiques a constitué un principe scientifique d'une créativité féconde et que son emploi prudent et libre de préjugés dogmatiques le reste encore dans l'avenir. Ce qu'on appelle la « conception matérialiste de l'histoire » comme « vision du monde » ou comme dénominateur commun de l'explication causale de la réalité historique étant à rejeter

²⁹ *Ibid.*, p. 191.

³⁰ « Die "Objektivität" sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis », *op. cit.*, pp. 146 sq.

³¹ *Ibid.*, p. 168.

de la manière la plus nette il ne reste que le souci d'une

interprétation économique de l'histoire (*ökonomischen Geschichtsinterpretation*) est un des buts essentiels de notre revue ³² »

Pourvu qu'on réduise les réserves de Weber à l'égard du marxisme à leurs justes proportions ³³, le passage cité est à retenir. En effet, on y trouve la distinction entre un économicisme dogmatique et global et une interprétation économique qui ne vise pas à être autre chose qu'un éclairage particulier sur l'histoire sociale. Cette interprétation « particulière » est féconde, sans pour autant barrer la route à des interprétations fournissant des éclairages différents. C'est ce que Weber était en train de prouver au moment où il écrivait ces lignes ³⁴, en réfléchissant sur les rapports entre vie économique et religions. L'« esprit du capitalisme » est éclairé par l'éthique protestante, alors que la religiosité propre à telle ou telle couche sociale est éclairée par sa situation économique.

Valeurs

Précisant la notion de « point de vue », Weber y voit le résultat d'une appréciation impliquant des valeurs. « Toute connaissance de la réalité culturelle se présente toujours comme une connaissance acquise d'un point de vue spécifique particulier. Lorsque nous exigeons de l'historien et du sociologue comme condition élémentaire qu'ils puissent distinguer ce qui est important et ce qui est sans importance et que, pour cette distinction, il possède le "point de vue historique" requis, cela veut dire seulement qu'il doit comprendre comment installer les processus de la réalité — consciemment ou inconsciemment — sur le plan des "valeurs culturelles" universelles et, d'après cela, établir des relations qui soient pour nous interprétables ³⁵. » Il ne faut pas confondre, comme on l'a vu plus haut, l'interprétation subjective-affective (*subjektive gefühlmässige*) et l'« interprétation liée aux valeurs » (*wertbeziehende Interpretation*). Expression curieuse à première vue, l'interprétation relevant apparemment du seul domaine de la connaissance et non de la valeur. Mais cette interprétation ne peut éviter

³² *Ibid.*, pp. 166-167.

³³ Réserves accentuées par la traduction de Julien Freund (*Essais sur la théorie de la science*, op. cit., p. 147). En fait nous verrons Weber mettre le *Capital* sur le même pied que les œuvres les plus sublimes.

³⁴ La première édition de *L'éthique protestante* est de 1905.

³⁵ « Die "Objektivität" sozialwissenschaftlicher und sozialpolitischer Erkenntnis », op. cit., p. 181.

discute en effet avec déférence l'ouvrage d'Edward Meyer, *Zur Theorie und Methodik der Geschichte*. Il se montre d'accord sur l'essentiel de la méthode et sur son retour à l'individu. Mais Meyer va plus loin. Au sein de la réalité, c'est ce qui est *effectif* (*wirksam*) qui doit être retenu, c'est-à-dire ce qui possède une importance causale, une efficacité. Mais aux yeux de Weber, ce critère n'est pas absolument décisif. Si un choix est encore nécessaire, il se fera au nom de l'« intérêt historique », expression qui demande à être élucidée.

Weber prend et retourne dans tous les sens le cas des lettres de Goethe à Madame de Stein ³⁷. Ces lettres semblent avoir exercé sur Weber une véritable fascination, représentant le type le plus pur de ce que l'historien sociologue peut se donner comme *objet valable* en dehors de toute considération d'action causale sur le devenir des choses. On aurait attendu qu'il en fasse lui-même l'analyse textuelle. Il nous donne en fait un texte long et embrouillé, mais où il creuse autant qu'il est possible la ligne-frontière entre la connaissance et la valeur. On « interprétera » ces lettres comme une expression des sentiments éprouvés par Goethe au cours de cette période de sa vie. Il en émerge alors plusieurs couches de sens possibles.

On peut tout d'abord les voir comme des chaînons dans le développement de la personnalité de Goethe. L'alliance de la passion et de l'ascétisme dont elles témoignent ont sans doute influé sur la production littéraire ultérieure de leur auteur et peuvent leur conférer à ce titre la qualité d'« historiques ». Mais, ajoute Weber, même si on supposait que ces lettres n'eussent pas laissé de trace dans l'œuvre postérieure de Goethe, elles pourraient apporter quelque chose d'essentiel sur Goethe, en nous dévoilant un peu de la conduite de sa vie et contribueraient alors à l'explication de son personnage historique. Supposons ensuite qu'au lieu de dévoiler la personnalité originale de l'homme-Goethe, elles campent un type caractéristique de son milieu, de sa nation, ou de son époque. Ce type pourrait avoir encore une fonction explicative, dans la mesure où les individus sont influencés par le « type social » qui sert d'idéal et de modèle à leur société et leur milieu, ou encore parce que certaines conditions

³⁶ « Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik » (« Etudes critiques dans le domaine de la logique des sciences de la culture », 1906), in *Wissenschaftslehre*, p. 215.

³⁷ Age d'une trentaine d'années et après avoir publié *Werther*, Goethe eût à Weimar, avec Charlotte de Stein, de quelques années son aînée, une liaison platonique et épistolaire (environ 1700 lettres écrites par lui) où s'exprime, avec une précision contenue, le sens de leur existence.

sociales provoquent généralement ce type de conduite. On pourrait enfin concevoir que rien de tout cela ne puisse nous retenu et que seule puisse nous attirer la connaissance pure, du fait de notre spécialité (par exemple la psychiatrie) ou de notre désir de connaître, encouragé par la conviction vague que toutes les connaissances finissent par converger.

Dans tous ces cas, et de moins en moins à mesure que nous avançons, les fameuses lettres ne nous auraient servi à *expliquer* quelque phénomène que ce soit. C'est même, jusqu'à un certain point en ce sens qu'elles sont, pour nous, « significatives ». Mais plus leur utilité est mise en question, plus se dessine en filigrane quelque chose d'irréductible³⁸ : « Le contenu de ces lettres, pour autant que nous ne regardons pas vers quelque particularité externe ne résidant pas dans l'espace délimité des "traits significatifs" en eux-mêmes, est pour nous, dans son unicité, un objet d'estimation et il en irait encore ainsi même si nous ne connaissions absolument rien de leur auteur³⁹. »

Tous ces degrés de « significativité » sont dépassés par le plus haut d'entre eux. Ces expériences peuvent « être significatives » pour nous, et pas seulement comme « causes » ou comme « moyens de connaissance ». Notre intérêt est double : d'une part nous nous attachons à ce que l'objet a d'unique en lui-même, d'autre part celui-ci donne lieu à réflexion et méditation. Mais cette bipartition ne doit pas être confondue avec une autre que le lecteur a du mal à dégager parce que plusieurs bifurcations secondaires s'enchaînent dans les pages qui suivent.

Une fois mentionnée la distinction entre l'attention pour l'objet lui-même et le même objet comme source de méditation, vient la distinction majeure : « Cette "exégèse" ou, comme on dit, cette « interprétation » peut maintenant emprunter de fait deux directions nettement séparées logiquement, mais presque toujours confondues. Elle peut être et deviendra en premier lieu une « exégèse axiologique » (*Wertinterpretation*), c'est-à-dire qu'elle peut nous apprendre à « comprendre » la teneur spirituelle (*geistigen Gehalt*) de cette correspondance et, en même temps, à déployer et élever vers la lumière d'une évaluation distincte ce que nous « ressentons » de manière obscure et confuse⁴⁰. » Vient alors l'énoncé de la « direction », à ne pas confondre avec celle-là. Une telle

³⁸ Pour toute cette séquence, cf. « Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik », in *Wissenschaftstheorie*, pp. 241-244.

³⁹ *Ibid.*, p. 245.
⁴⁰ *Ibid.*

interprétation « n'est, à cette fin, d'aucune manière forcée elle-même de produire un jugement de valeur ni de le suggérer [...]. A l'égard du comportement de Goethe et de Madame de Stein, le moderne et détestable censeur des choses du sexe (*Sexual-banause*) comme aussi le moraliste catholique, même s'ils se montrent d'abord "compréhensifs", auront pour attitude essentielle de s'en détourner. »

Ainsi est mise en place une opposition qu'on retrouve à diverses reprises avec insistance dans l'œuvre webérienne. « La différence n'est pas seulement entre évaluation (*Wertung*) et rapport aux valeurs (*Wertbeziehung*), mais aussi entre évaluation et exégèse axiologique⁴¹. » Cette manière de pousser le plus loin possible la différenciation s'explique dans la mesure où Weber veut bien faire entendre qu'il ne faut pas seulement éviter de confondre jugement de valeur et mise en relation avec des valeurs, mais que *l'exégèse* des valeurs, concept qu'il a lui-même introduit, pourrait être confondue avec une évaluation parce que les deux démarches sont proches l'une de l'autre. L'une et l'autre proviennent d'un même « intérêt pour les valeurs » (*Wertinteresse*) et toutes deux débouchent sur une estimation. Mais les valeurs de référence de la seconde n'expriment pas une préférence personnelle du savant : elles sont d'ordre culturel (voire transculturel).

Weber accumule les exemples d'objets d'estimations possibles : le *Capital* de Marx, ou *Faust*, le plafond de la Chapelle Sixtine, les *Confessions* de Rousseau, les pensées de sainte Thérèse d'Avilla, de Madame Roland, de Tolstoï, de Rabelais, de Marie Bashkirtseff ou le *Sermon sur la montagne*. Tous ces objets culturels peuvent se voir appliquer des jugements de valeur extrêmement diversifiés qui reposent sur des interprétations de leur sens. Ces estimations sont subjectives et non scientifiques. Elles restent malgré tout des exégèses axiologiques, dans la mesure où l'expertise enrichit et affine la connaissance. Weber en soutient l'originalité.

« Puisque cette sorte d'interprétation n'est dirigée ni vers la recherche de faits causalement pertinents pour une relation historique, ni vers l'abstraction d'éléments typiques, valables pour la construction d'un concept générale, mais qu'en contrepartie elle conçoit plutôt ses objets "à leur guise" et "pour

eux-mêmes" (au sens où Meyer parle de la "totalité

⁴¹ « Gutachten zur Werturteilsdiskussion im Ausschuss des Vereins für Sozialpolitik » (1913) in E. Baumgarten, *Max Weber, Werk und Person*, p. 122. Phrase reprise, ainsi qu'une partie du texte dans « Der Sinn der "Wertfreiheit" der soziologischen und ökonomischen Wissenschaften » (1917) in *Wissenschaftstheorie*, op. cit., p. 498.

civilisation grecque lors de son épanouissement) et qu'elle fait prendre conscience du rapport aux valeurs, elle n'entre dans aucune des catégories de la connaissance dont les relations directes ou indirectes avec la notion d'"historique" ont été mentionnés⁴².

Ce n'est pas qu'il faille larguer les amarres avec l'histoire. Il s'agit, en fin de compte, de comprendre des faits historiques, mais c'est seulement après en avoir saisi le sens, puis en avoir dégagé l'importance significative, qu'on peut mettre en lumière leur *dynamique*. La pensée la plus intime de Goethe est pénétrée par l'action du milieu dans lequel il vivait et par les événements qui se déroulaient autour de lui. Weber est ici obligé de se défendre contre la tendance de Meyer à placer l'exégèse axiologique hors du devenir qui serait l'apanage de l'histoire : la première serait intemporelle, tandis que seule l'histoire s'écoulerait dans le temps. On retrouve donc une dualité entre l'importance *causale* et l'importance *axiologique*. Mais Weber, qui s'est surtout efforcé jusqu'ici de les séparer, va désormais les traiter comme complémentaires.

L'interprétation au service de la connaissance

A la recherche de la cause

C'est une nouvelle fois de compréhension interprétative⁴³ qu'il s'agit lorsque nous cherchons, en histoire, la vraie cause d'un événement. Particulièrement exemplaire est la recherche de la cause du déclenchement de la révolution de 1848 à Berlin, que certains attribuent à deux coups de feu tirés inopinément. « Si on avait rendu plausible que, sans ces deux coups de feu devant le château de Berlin, une révolution aurait pu, selon les lois générales de l'expérience, être évitée, et cela avec une dose décisive de vraisemblance, parce que, de façon démontrable, la combinaison des autres conditions, sans l'intervention de ces coups de feu n'aurait pas, ou n'aurait pas considérablement "favorisé" (*begünstigt*) [...] une révolution, toujours selon les lois générales de l'expérience, il aurait alors fallu parler d'un fait provoqué "accidentellement" »⁴⁴.

42 « Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik », *op. cit.*, p. 248.

43 *Ibid.*, pp. 277, 282, 290. Dans la seconde partie de l'article, intitulée « Objektive Möglichkeit und adäquate Verursachung in der historischen Kausalbetrachtung » (Possibilité logique et explication adéquate dans l'analyse causale).

TRAVAUX / L'interprétation, source de la compréhension chez Max Weber (*zufällig*) et même attribuer comme cause à la révolution de mars seulement ces deux coups de feu, chose véritablement difficile à penser⁴⁴.

L'insatisfaction laissée par ce genre d'explication montre bien que nous sommes à la recherche d'une *cause* d'un autre ordre. L'allemand aide à cela en distinguant *Kausalität* et *Ursächlichkei*t. Bien que ces deux termes soient à la rigueur interchangeables, leur dualité peut servir à mettre en évidence, dans le terme *Ursache*, la cause fondamentale, laissant souvent — et Weber use volontiers de cette possibilité — à l'adjectif *kausal* le soin de qualifier la simple antécédence empirique. Le même genre d'insatisfaction assaille le lecteur lorsque l'historien attribue une guerre à la décision d'un homme d'Etat, Hannibal, Frédéric le Grand ou Bismarck⁴⁵.

Certes, Weber ne considère pas comme « oiseuse » (*nützig*) la question des conséquences de telles décisions. Mais on a eu tort, en s'appuyant sur le cas de l'importance causale décisive de la bataille de Marathon⁴⁶, d'attribuer en propre à Weber la « méthode » que l'on pourrait dire de l'« histoire-fiction », qui consiste à imaginer les conséquences de l'absence d'un fait historique pour en éprouver l'importance causale. Pour Weber, cette manière de faire est spontanée et les historiens ne s'en privent pas. Il lui reconnaît donc une certaine validité. C'est pourquoi, finalement, dans le cas des deux coups de feu de Berlin, il ne leur dénie pas toute efficacité, parmi la multitude des conditions de réalisation de la révolution allemande de mars 1848. Mais là n'est pas la question essentielle. Tant que nous en sommes à dénombrer les « causes » (au sens *kausal*) nous restons sur le plan de nos habitudes de pensée empirique (Weber insiste sur l'expression « selon les lois générales de l'expérience »). Or ce qui compte, c'est autre chose, c'est — pour emprunter un terme aux juristes — la « causalité adéquate » (*adäquate Verursachung*⁴⁷).

Bien que le texte s'interrompe au moment où Weber va définir la causalité adéquate — thème sur lequel il reviendra, mais sans en donner de définition complète —, nous pouvons dès maintenant l'apercevoir en quelque sorte en

creux dans la critique de ce qui est donné comme son opposé, la « causalité accidentelle »⁴⁸. Cette critique,

Weber avoue la devoir pour l'essentiel à von Kries qui

⁴⁴ *Ibid.*, p. 287.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 266.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 276-277.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 286.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 290.

⁴⁹ *Über den Begriff der objektiven Möglichkeit und enge Anwendungen desselben*, Leipzig, 1888.

évoque la question de la causalité humaine à propos de la responsabilité criminelle⁴⁹. Dans les deux cas, ce qui est recherché, ce n'est pas la « combinaison de lois » (*Gesetzlichkeit*) qui a abouti à un certain effet, mais le « conditionnement causal concret d'un résultat⁵⁰ ». On devine immédiatement que, dans la causalité, il faudra retrouver l'« individualité » (au moins dans le sens très large que Weber confère à ce terme en histoire) et son orientation intentionnelle, ce qui nous fait rejoindre le sens recherché par toute interprétation. En revanche, le constat des régularités empiriques ne conduit qu'au probable et leur accumulation n'arrive pas à combler le fossé qui les sépare d'une causalité certaine.

Pour en revenir à la bataille de Marathon, Weber ne recommande pas de soupeser les facteurs multiples qui l'ont occasionnée et les innombrables effets qu'aurait pu avoir une victoire des Perses, mais de se demander, après avoir dégagé les « éléments essentiels », à savoir l'affrontement de deux civilisations « par quelles opérations logiques nous effectuons l'examen — et rendons possible de le fonder sur une démonstration — selon lequel une telle relation causale entre les éléments "essentiels" du résultat et des éléments déterminés provient de l'infinité des facteurs déterminants⁵¹ ? »

Sous cet angle, nous pouvons nous livrer à la fiction historique, mais sachant bien qu'il a fallu d'abord choisir ces « éléments essentiels » et que les conséquences prévues par nos manipulations mentales ne sont rien d'autre que celles auxquelles « nous pouvons nous attendre » (« *zu erwartenden Gesetzen* »). Ce sont des abstractions, des constructions invérifiables *stricto sensu*.

Les formes d'adéquation

Passant en revue les divers degrés de compréhensibilité des types de liaison que nous établissons entre les événements et les comportements, Weber se référera à nouveau, quelques années plus tard, à la notion de « causalité adéquate » (*adäquat Verursachung*) à laquelle il accole l'adjectif *sinhaft* que traduit

mal le mot « significatif » et qu'il vaut mieux rendre un peu lourdement par « du point de vue du sens⁵² »

⁵⁰ « Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik », *op. cit.*, p. 270.

⁵¹ *Ibid.*, p. 273.

⁵² « Über einige Kategorien der verstehende Soziologie » (*op. cit.*, p. 434), que nous traduisons : « Sur quelques catégories de la compréhension sociologique » pour éviter les connotations apocryphes du terme « compréhensive ».

TRAVAUX / L'interprétation, source de la compréhension chez Max Weber

marque par le degré d'« évidence » (de la compréhension) que produit l'interprétation que l'on propose. Aussi est-ce bien le même type qui possède la plus forte adéquation de sens et le plus haut degré d'évidence, le type de la « rectitude » (*Rechtigkeitstypus*⁵³) qui est présenté comme une forme de rationalité : ce qui nous ramène vers l'« interprétation rationnelle » que nous avons citée. Ici, la pensée de Weber devient plus difficile à démêler. En effet, s'il écrit en toutes lettres : « La coïncidence avec le type de la rectitude est la plus compréhensible parce qu'elle est la relation causale "la plus adéquate du point de vue du sens" » (*Koinzidenz mit dem Rechtigkeitstypus ist der verständlichste, weil « sinnhaft adäquateste Kausalzusammenhang »*⁵⁴), il avait donné plus haut le premier prix de compréhensibilité à l'« interprétation rationnelle par finalité⁵⁵ » qu'il recommandait de ne pas confondre avec la précédente⁵⁶. Cette variation dans l'ordre de préséance s'explique par une différence d'approche.

La rationalité téléologique (*Zweckerationalität*) se place au point de vue subjectif de l'acteur : celui-ci enchaîne-t-il bien aux fins qu'il se propose des moyens (fussent-ils magiques) qui soient intelligibles en tant que tels ? Cette manière de pénétrer dans l'intention d'autrui nous fournit une vue *intérieure* irremplaçable⁵⁷. On voit à quel point Weber est à l'opposé de ceux qui, comme Lutt ou Scheler, attribuent à la communion affective le plus haut degré de pénétration de la pensée d'autrui. Les intuitions affectives (avec reconstitution du vécu) sont main-

⁵³ Nous traduisons par « rectitude », plus près du sens étymologique de *Rechtigkeit* et surtout pour éviter un malentendu sur « justesse », fréquemment employé dans ce cas, et qui peut signifier l'« exactitude » (comme dans le cas d'une opération dont le résultat est « juste », malgré des erreurs de calcul).

⁵⁴ *Ibid.*, p. 434.

⁵⁵ « Über einige Kategorien... », *op. cit.*, p. 428.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 432.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 430.

L'allemand emploie *Evidenz* aussi bien dans les cas où nous traduirions par « certitude » que dans les cas où nous dirions « évidence ». Nous n'appliquons l'adjectif « évident » que pour caractériser un objet de pensée, par exemple un axiome et non pour caractériser l'acte de pensée qui le saisit. C'est pourquoi, nous repignons à parler d'interprétation évidente s'il s'agit de la démarche intellectuelle de l'interprétation. En revanche, « une interprétation » peut être, comme une hypothèse, le contenu-objet de la démarche d'interprétation. En ce cas, on pourra dire qu'une interprétation est plus évidente qu'une autre.

tenant situées après les interprétations rationnelles dans l'ordre de l'évidence. En deçà, on trouve l'incompréhensibilité absolue de certains états affectifs que nous ne pouvons pas nous représenter, comme par exemple certains états mystiques⁵⁸.

Mais la cohérence interne de la rationalité téléologique, dont il ne faut pas oublier que c'est nous-mêmes qui la reconstruisons comme hypothèse particulièrement limpide, peut se trouver en contradiction avec les critères contemporains communément admis. A ce type de rationalité reposant sur une

relation abstraite de finalité, s'oppose le type de la « rectitude » qui a pour critère la reconnaissance qu'une démarche intellectuelle est valable dans le milieu où elle est produite. Or, la norme de cette rectitude peut être déterminée empiriquement et des facteurs de tous ordres peuvent avoir contribué à la fixer : nous n'épousons plus avec notre propre sens de la finalité ce qui est censé conduire la pensée d'un homme ou d'une collectivité selon une logique différente de la notre. C'est à l'histoire de la science, et plus généralement de la logique, que nous avons recours pour nous dire ce qui, en ce temps et dans ce lieu était considéré comme rationnellement correct. Mais, du même coup, l'histoire confère à la norme une validité objective comme ayant contribué à la pensée rationnelle.

« Ainsi les énoncés et les normes mathématiques, là où ils sont l'objet d'une recherche sociologique, par exemple lorsque le degré de leur rationalité par rectitude s'applique à l'objectif d'une étude statistique ne sont à nos yeux, d'un point de vue logique, rien d'autre que les usages conventionnels d'un comportement mental, même si leur validité est par ailleurs présumée par le travail du chercheur⁵⁹. »

Revenons à la décision d'un homme d'Etat qui déclare une guerre. La cause de la guerre va bien se trouver dans la motivation de cet homme d'Etat, mais il y a deux manières d'envisager cette motivation. La première, se plaçant du point de vue interne de cet individu va essayer de reconstituer ce qu'a été sa pensée à cette occasion, en tentant de reconstituer les buts qu'il poursuivait et les moyens qu'il employait. A s'en tenir à cette approche, on ne dépasse pas les limites de la psychologie⁶⁰. On peut même faire bonne mesure en incluant dans cette motivation les traits de personnalité qui ont pesé dans la décision⁶¹. Au fond, cette rationalité téléologique est censée universelle et peut être assimilée, pour quitter un moment l'univers conceptuel wébérien, à une *facilité* du psychisme humain. La seconde manière de procéder se réfère à la sociologie de deux

⁵⁹ *Ibid.*, p. 437. Ce « chercheur » est le sociologue et non le statisticien dont il étudie les travaux. *Forscher* répond à *soziologischer Forschung*. C'est le fait que le même chercheur puisse reconnaître comme valables certains travaux de mathématiques, tout en traitant leur méthode comme n'imposant quel objet empirique, qui est digne de remarque et non le fait que le mathématicien présume la validité de ses propres travaux.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 429-430.

⁶¹ Cf. « Kritische Studien auf dem Gebiet der kulturwissenschaftlichen Logik », *op. cit.*, pp. 288-289.

motivation toutes les circonstances dont le ou les décideurs ont dû tenir compte pour déterminer leur vouloir, ce qui revient à situer ces circonstances mêmes au rang de causes déterminantes. On voit qu'inversement la causalité des circonstances ne fait qu'une avec la motivation des hommes d'action qui ont agi sur les événements. D'où, si on veut, la *rationalité* relative — compte tenu d'accidents imprévisibles comme l'invasion des polders hollandais par la mer — de l'action des circonstances en histoire. Ce rapprochement ne conduit pas pour autant à une position quasi hégélienne, identifiant réel et rationnel.

Adéquation causale et adéquation selon le sens

« Ce contre quoi la sociologie s'élèverait, ce serait d'admettre que la "compréhension" et l'"explication causale" n'aient aucune relation entre elles, si vrai soit-il qu'elles commencent leur travail à des pôles complètement opposés du devenir⁶². »

La « compréhension » dont il s'agit ici puise son inspiration dans la recherche de la coïncidence entre deux subjectivités : elle s'applique assez bien au décryptage du sens, selon la rationalité téléologique ou l'identification affective. L'« explication causale », elle, plonge ses racines dans l'expérience des choses. Elles *convergent* en direction du même objectif : rendre compte causalement des faits, mais sans jamais pouvoir se rejoindre entièrement. C'est pourquoi, agissant le paradoxe, Weber n'hésite pas à mettre en opposition « compréhensibilité » (*Verständlichkeit*) et « fréquence » (*Häufigkeit*⁶³) : ces deux approches non seulement sont sans corrélation positive, mais varient souvent de manière inverse si on admet que, comme à la Bourse, les hommes agissent souvent de manière irrationnelle. Reste que la conduite rationnelle sert de modèle à la conduite effective, dont elle constitue le *type idéal* ; elle engendre même une chaîne de types idéaux qui est en même temps une cascade d'interprétations.

« La rationalité objective par rectitude, en regard d'une conduite empirique, la rationalité téléologique, en regard de ce qui est compris psychologiquement comme ayant un sens, et enfin ce qui est compris comme ayant un sens, en regard du comportement motivé de manière incompréhensible, servent de type

⁶² « Über einige Kategorien... », *op. cit.*, p. 436.

⁶³ *Ibid.*, p. 437.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 436.

idéal dans le rapprochement par lequel des éléments irrationnels (dans les divers sens du mot) causalement pertinents sont retenus à des fins d'imputation causale ⁶⁴ »

Cette phrase est capitale pour caractériser l'interprétation wébérienne. Elle situe exactement les rapports du *compréhensible* et du *réel* en même temps que la situation ambiguë de la causalité qui participe de l'une et de l'autre. Si l'« évidence » d'une interprétation explicative ne suffit pas à valider le lien nomologique entre plusieurs phénomènes, elle possède, dans la compréhension de l'action humaine, un pouvoir de clarification issu de la rationalité que nous introduisons dans le réel observable. Inversement, l'observation et l'établissement empirique de lois ne nous permettent aucunement de comprendre la relation entre les phénomènes, surtout si ceux-ci sont provoqués par une action humaine, mais ils nous forcent à examiner les raisons que se donnent les acteurs, compte tenu des valeurs qui ont cours dans leur environnement. Ainsi la rationalité (et Weber élargit volontiers ce concept à la finalité de toute action orientée) pénètre-t-elle notre aperception des choses et des comportements par le recours aux types idéaux des *raisons* par lesquelles nous les interprétons, « raisons » qui sont issues soit de notre propre sens de la finalité intentionnelle des actes, soit d'hypothèses au moyen desquelles nous reconstituons la « justesse » vers laquelle tendaient les personnages de la scène sociale.

C'est sans doute la position malaisée de la « rationalité par rectitude » qui amène Weber à la redistribution bien connue entre rationalité téléologique, ou selon la fin (*Zweckrationalität*) et axiologique, selon la valeur (*Wert rationalität*) ⁶⁵. Il s'agit à première vue de deux types de conduite plutôt que de deux types d'interprétation. Mais on voit assez rapidement que la préoccupation propre à Max Weber de comprendre ces types de conduite le ramène vers les modes principaux de l'interprétation. Le premier type de rationalité est en continuité avec ce qui a été dit de l'orientation subjective vers un but. La *Wert rationalität*, on le sait ⁶⁶, se caractérise par une cohérence dans la soumission à certaines valeurs. La *Richtigkeit* (rectitude) peut être, bien que Weber ne le précise pas, absorbée par la *Wert rationalität*, comme cas particulier (si toutefois la traduction que nous en proposons ici est valable). N'est-elle pas l'application stricte des normes issues des valeurs de vérité portées par le milieu culturel ? Toute

⁶⁵ *Wirtschaft und Gesellschaft*, p. 12.

⁶⁶ Cf. J.-C. Passeron, « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber », in *Revue européenne des sciences sociales* (Geneve), XXXII, 1994, n° 98, p. 5.

difficulté n'est pas pour autant écartée de ce concept parce que la rationalité axiologique n'est pas sans poser des questions méthodologiques que Weber n'a sans doute pas complètement résolues.

Pourtant les deux types de rationalité relèvent d'un même processus de compréhension, Weber ayant apparemment réussi à unifier dans une même intuition intellectuelle la logique de la finalité et celle des habitudes de pensée. « Nous comprenons de manière absolument univoque quel sens on conçoit, dans sa pensée ou dans une argumentation, quand on emploie l'expression $2 \times 2 = 4$ ou le théorème de Pythagore, ou quand on développe un raisonnement logique "correct" [*richtig*] — selon nos habitudes de pensée. De même quand, de "faits d'expérience" validés comme "bien connus" et de fins déterminées pour le genre de "moyens" à employer, on tire dans sa conduite les conséquences indubitables (selon notre expérience) qui en résultent ⁶⁷ »

Il est vraisemblable que Weber, parlant en sociologue, peut se permettre ces assimilations parce qu'ici il est culturellement de plain-pied avec les conduites à interpréter et n'a pas à reconstituer les habitudes de pensée d'une autre époque, comme l'historien ou l'anthropologue se doivent souvent de le faire. De plus, la libre circulation qu'il établit entre rationalité axiologique et téléologique profite en définitive à la rationalité par « rectitude » qui se trouve entraînée par ce mouvement et ainsi englobée dans un concept, moins cloisonné, de rationalité. Comme Weber le répète deux fois ⁶⁸, « ce qui s'appelle "comprendre" c'est [...] soit "la saisie interprétative" d'une réalité historique ou d'une moyenne dans le phénomène de masse traité par le sociologue, soit un pur type idéal scientifiquement construit. Cela veut dire que, dans les deux cas, nous attribuons un sens à la conduite d'agents réels ou fictifs ⁶⁹ »

Mais cela ne veut pas dire qu'il ne subsiste pas de fossé entre compréhensible et réel. L'exemple souvent donné par Weber est la loi de Gresham, « interprétation rationnelle évidente » selon laquelle lorsque deux monnaies sont en

⁶⁷ *Wirtschaft und Gesellschaft*, p. 2. La forme curieuse de ce raisonnement est à rapprocher de celle que Weber emploie dans « Politik als Beruf » lorsqu'il met en garde à la fois contre les moyens et les conséquences qu'entraînent certains idéaux politiques.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 1 et 4.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 4.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 5.

disparaître une monnaie trop faible. Dans un cas pareil, il vaudrait mieux commenter par l'observation, puis en tenter une interprétation⁷⁰. De manière générale, « Adéquat selon le sens » est le qualificatif d'un comportement dont le déroulement est lié, dans la mesure où le rapport entre ses éléments est posé par nous, selon nos habitudes moyennes de penser ou de sentir, comme exprimant typiquement (nous avons l'habitude de dire "correctement") une relation ayant un sens. "Adéquat causalement" se dit au contraire d'une succession d'événements, dans la mesure où, selon les lois de l'expérience, il existe une chance pour qu'elle se déroule bien réellement de la même manière⁷¹.

Ce qui est « adéquat » est évidemment l'interprétation de telles conduites, ou, ce qui revient au même, de telles conduites, dans notre pensée, comme objets d'interprétation. Au reste, quelques lignes plus loin, Weber conclut : « Une *interprétation causale correcte* signifie que le cours extérieur et le motif se rencontrent et sont en même temps reconnus comme ayant entre eux des relations dont le sens est compréhensible ».

Weber arrive donc à formuler en une seule phrase ce qu'il avait longtemps cherché : ce qui est l'interprétation frayant le chemin à la « compréhension explicative ». Destinée à décrypter l'efficacité de l'action humaine, cette explication est à la fois souple et exigeante.

La souplesse réside dans son aptitude à se couler dans le sens de la conduite humaine. Nous l'avons vu en effet user sa spécificité de l'action à laquelle elle s'applique « quand et pour autant que le ou les sujets de l'action lui associent un sens subjectif », c'est-à-dire « intentionnel » (*gerieint*⁷²). Cette caractéristique permet de considérer toute conduite à interpréter comme « orientée », c'est-à-dire finalisée dans un sens large, qui va depuis la rationalité strictement téléologique enchaînant les moyens et les fins, jusqu'à une affectivité animée par un *telos* moins distinct. Elle se prête de ce fait aussi bien à l'analyse d'un calcul mathématique qu'aux motivations plus ou moins claires d'un bûcheron qui abat un arbre. Et si de fait, seuls les individus peuvent avoir des intentions proprement dites, la sociologie interprétative attribue un sens typique à l'action des types sociaux qu'elle distingue du fait de leurs analogies ou de leurs fonctions⁷³.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*, p. 1.

⁷² Cf. à ce sujet la longue discussion de *Wirtschaft und Gesellschaft*, pp. 6-10.

Les exigences de l'interprétation sont liées à son double lien avec le compréhensible et le réel. Le réel ne se lit généralement pas à livre ouvert. Une opération intermédiaire de décryptage sépare et relie la perception et l'intellection. Certes, Weber est le premier à nous donner des exemples de « compréhension immédiate » (*aktuelles Verstehen*), celle d'un homme qui abat un arbre ou qui pose « $2 \times 2 = 4$ ⁷⁴ ». Mais ces actes ont à être expliqués et l'interprétation, même instantanée, bâtit toujours une hypothèse sur les motifs. Or c'est ici que se trouve le piège : le motif le plus « évident » n'est pas nécessairement le motif réel⁷⁵. Compte tenu de nos habitudes de penser, nous mettons en avant un motif économique : le bûcheron abat un arbre pour gagner sa vie. Mais une connaissance empirique des faits peut nous détromper : cet homme est peut-être un propriétaire terrien dans sa forêt et il abat des arbres pour se donner de l'exercice...

L'interprétation explicative (la seule qui retienne l'attention de Max Weber comme elle devrait être la seule à retenir l'attention de tout sociologue) demande à être constamment confrontée à l'expérience. Si on commence par celle-ci, comme le suggère par moments Weber, il faudra bien trouver un sens aux actes que nous observons, ce qui nous remet sur le chemin des hypothèses qui doivent alors se vérifier par une évidence interne. L'idéal de l'interprétation reste toujours la coïncidence exacte des deux adéquations (avec en plus la compréhension des conditions de réalisation de cette coïncidence). Mais ce but est rarement atteint, en sorte que l'interprétation, pour être adéquate selon le sens, gardera toujours un minimum d'incertitude et de distance au réel. Et celui-ci, bien qu'éclairé par l'interprétation, n'en sera illuminé que partiellement.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 3.

⁷⁵ « Über einige Kategorien... », *op. cit.*, p. 427.

Jean Boutier, Philippe Boutry

L'invention historiographique

Autour du dossier Menocchio

A propos de : Carlo Ginzburg, Le Fromage et les vers : L'univers d'un meunier au XVI^e siècle ; Andrea Del Col, Domenico Scandella detto Menocchio ; Umberto Eco, Interprétation et surinterprétation.

En mars 1990, Andrea Del Col publie l'édition critique de deux procès d'inquisition du meunier Domenico Scandella, dit Menocchio, natif de Monterafe, modeste village du Frioul, en Italie du nord¹. Le premier procès est conduit par l'inquisiteur général apostolique délégué dans le diocèse de Concordia, assisté d'un vicaire épiscopal, de septembre 1583 à mai 1584. Menocchio y développe entre autres une cosmogonie originale, qui compare la genèse du monde issu du chaos à la coagulation naturelle du lait en fromage, à la surface duquel apparaissent des vers — les anges —, formulation d'une « génération spontanée » de l'univers qui nie toute création divine. Il est alors reconnu coupable d'hérésie formelle, mais les juges prononcent une sentence de réconciliation, assortie d'une peine de prison. Une reprise de l'activité inquisitoriale, appuyée par la papauté, suscite un second procès, en juillet 1599 ; le meunier, condamné, est finalement exécuté.

Cette publication de source rend enfin disponibles les pièces essentielles sur lesquelles est construit *Le fromage et les vers*, ouvrage novateur et contesté, publié en 1976 par l'historien italien Carlo Ginzburg et traduit désormais en plusieurs langues². Le livre a en effet suscité un vif débat, relatif à l'interprétation des faits et des doctrines et, plus largement, aux rapports entre culture populaire et

culture savante. Ginzburg prend comme fil directeur de son travail l'image du fromage et des vers, dont l'interprétation reposerait sur une « coïncidence stupéfiante » constatée avec un mythe cosmogonique des bergers de l'Altaï, également mentionné dans les *Vedas*. Cette coïncidence devient alors une des « preuves, fragmentaires et à demi effacées, de l'existence d'une tradition cosmologique millénaire », à travers une « transmission orale, de génération en génération » (p. 99, repris p. 166).

L'édition critique de Del Col porte principalement sur deux ensembles documentaires, d'une centaine de feuillets, conservés aux archives archiépiscopales d'Udine. Dans une longue introduction qui réunit la quasi-totalité des traces laissées dans les archives par Menocchio durant sa vie, Del Col propose une autre interprétation à travers l'analyse précise du contexte de l'affaire et des mécanismes institutionnels qui aboutissent à la fois à la constitution de l'archive et à la condamnation du meunier. Les propos et les conceptions de Menocchio ne seraient plus l'expression d'une culture populaire millénaire, à la fois orale et autonome, matérialiste et rationaliste, conservatoire de croyances anté-chrétiennes partagées par des populations qui vont de l'Inde ancienne à l'Europe médiévale ; ils constitueraient une interprétation tardive et un peu fruste du manichéisme cathare, tel qu'il s'était diffusé au XIII^e siècle en Italie du Nord.

Conflit d'interprétations ?

Ouvert dès la parution de l'ouvrage de Ginzburg, le débat, dont Del Col est l'un des plus récents protagonistes, s'est poursuivi pendant plusieurs années et dans différents pays au fil des traductions. Parmi les divers comptes rendus, deux interventions ont proposé une interprétation alternative, à partir des éléments fournis par Ginzburg lui-même.

Pour Giorgio Spini, Menocchio n'appartendrait pas à la culture paysanne. Étranger aux thématiques des Réformes, il manifesterait la pénétration dans les campagnes des doctrines savantes, antichrétiennes et antireligieuses, des « libertins », qui conduisent de l'averroïsme de

Padouans aux thèses de Giordano Bruno condamné par l'Inquisition romaine et exécuté en 1600³.

Reprenant l'image du fromage, Paola Zambelli, spécialiste d'histoire de la magie savante et de l'ésotérisme, s'est efforcée de démontrer l'existence du cheminement d'une réflexion savante sur la « génération spontanée » de l'univers, en suivant une méthode régressive, qui la conduit de Pomponazzi et des Padouans (la véritable patrie de la « fermentation cosmogonique » est, pour elle, « entre Padoue et Venise », et non dans l'Inde lointaine), à travers Ficin et le platonisme florentin, Avicenne, Averroès et l'aristotélisme arabe médiéval, jusqu'à la tradition hermétique antique réintroduite dans l'Italie des XV^e et XVI^e siècles⁴.

Les autres interventions, plus ponctuelles, critiquent certains éléments, parfois décisifs, de l'interprétation de Ginzburg, sans apporter d'élaboration originale. Rendant compte de la traduction américaine, Valerio Valeri formule deux objections : il récuse la présence du thème cosmogonique de la coagulation du lait dans la plus ancienne mythologie hindoue (absent des *Vedas*, le mythe est attesté plus tardivement, et sous une forme sensiblement différente, dans le *Mahabharata*, le *Ramayana* et les *Puranas*) et conteste vigoureusement l'équivalence qui serait établie par Ginzburg, à la suite de Bakhtine, entre culture populaire, matérialisme et progressisme⁵. Plus généralement, Charles Phythian-Adams incrimine la thèse d'une religion paysanne pré-chrétienne, liée au cycle de la nature et indifférente aux dogmes et aux rituels, dont n'existerait pas même un « commencement de preuve⁶ » ; il insiste sur l'importance du carrefour culturel vénitien, point de contact entre Orient et Occident et, le premier avant Del Col, s'attache, contre l'affirmation explicite et répétée de Ginzburg (pp. 139, 190), aux similitudes de croyances avec les Manichéens⁷. De même, François Billacois demeure réticent devant la thèse d'un

³ G. Spini, « Noterelle liberune », in *Rivista storica italiana* (Naples), LXXXVIII, 1976, pp. 792-802.
⁴ P. Zambelli, « Uno, due, mille Menocchio ? », in *Archivio storico italiano* (Florence), CXXXVI, 1979, pp. 51-90.
⁵ V. Valeri, in *Journal of Modern History* (Chicago), LIV, 1982, pp. 139-143.
⁶ Remarque similaire de H.C. Erik Midelfort, in *Catholic Historical Review* (Washington), LXVIII, 1982, pp. 513-514.
⁷ C. Phythian-Adams, in *Social History* (Londres), VII, 1982, pp. 213-215.
⁸ F. Billacois, in *Annales ESC* (Paris), XXXVI, 1981, pp. 98-102.

la culture populaire⁹, plus récemment, l'autobiographie du parricide Pierre Rivière¹⁰. Il est encore plus rare dans l'historiographie, jusqu'à une date récente, qu'un ouvrage soit à ce point construit sur une opération interprétative¹¹ et qu'il suscite, en retour, une telle prolifération interprétative. Mais puisque, dans le contexte de la recherche historique, il est impossible de considérer que toutes les interprétations se valent, comment évaluer leur degré de validité ou de pertinence pour les départager ? Comment P. Zambelli peut-elle diagnostiquer un excès interprétatif, une « conclusion d'une certaine façon exorbitante » sur les rapports entre culture populaire et culture savante¹² ? En bref, une surinterprétation¹³.

De la méthode exégétique en histoire

C'est pourtant à un genre ancien — un des modèles originels de la

pratique interprétative — que s'apparente, par sa subtilité et son brio, *Le Fromage et les vers* : l'exégèse. Comme dans l'exégèse biblique ou coranique, les déclarations de Menocchio à ses juges sont soumises à une accumulation de commentaires : un texte de taille modeste (les deux procès d'inquisition, qui constituent l'essentiel de la documentation locale de Ginzburg) mobilise une vaste érudition pour donner sens, perspective et consistance aux propos du meunier. Donne parfois en larges extraits, souvent découpé en morceaux choisis ou émiétié en citations, le texte est intentionnellement scruté, exploité, sollicité. Toutefois, les conditions de l'exégèse critique, telle qu'elle s'est affirmée avec la méthode historique elle-même au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, ne sont pas totalement réunies : elles supposent, entre autres, que le texte soit établi, édité selon des critères rigoureux, et devienne alors le bien commun du lecteur et du commentateur.

Or Ginzburg, maître des citations, est aussi le seul

⁹ L. Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVII^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1942 ; D. Wootton, « Lucien Febvre and the Problem of Unbelief in the Early Modern History », in *Journal of Modern History* (Chicago), LX, 1988, pp. 695-730 ; M. Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance* [1965], Paris, Gallimard, 1970.

¹⁰ *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère. Un cas de parricide au XIX^e siècle*, présenté par M. Foucault, Paris, Gallimard-Julliard, 1973 ; D. Fabre, P. Lejeune, J.-P. Peter, « Le cas Pierre Rivière : pour une lecture », in *Le Débat* (Paris), n° 66, 1991, pp. 91-132.

¹¹ C'est seulement avec le livre de R. Darnton, *Le grand massacre des chats*, Paris, Laffont, 1985 (édition américaine : New York, Basic Books, 1984) et le recours explicite à l'anthropologie interprétative de C. Geertz, qui a émergé une « histoire interprétative ». P. Benedict, « Storia interpretativa o storia quantitativa », in *Quaderni storici* (Bologne), XX, n° 58, 1985, pp. 257-269 ; E. Grendi, « Storia sociale e storia interpretativa », in *Quaderni storici* (Bologne), XXI, n° 61, 1986, pp. 201-210 ; cf. également R. Chartier, « Texts, Symbols and Frenchness », in *Journal of Modern History* (Chicago), LVII, 1985, pp. 682-695 et R. Darnton, « The Symbolic Element in History », in *Journal of Modern History* (Chicago), LVIII, 1986, pp. 218-234.

¹² P. Zambelli, *op. cit.*, p. 65.

¹³ Notons ici que le terme est employé, de longue date, dans la psychanalyse freudienne, pour désigner « une interprétation qui se dégage secondairement alors qu'une première interprétation, cohérente et apparemment complète, a pu être fournie ». J. Laplanche, J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p. 469.

gardien d'un texte qui lui confère autorité et compétence sans laisser à son lecteur la possibilité d'évaluer l'interprétation qu'il lui livre. Dès lors, comme au XVI^e siècle, ce dernier se prend à revendiquer l'accès direct au texte contre les théologiens et les docteurs¹⁴.

Quel peut être alors l'effet induit par le « retour au texte » sur l'interprétation du « cas Menocchio » ? Les exigences philologiques ne sont pas ici véritablement en cause¹⁵. Le fait de disposer de l'intégralité d'un texte, au-delà des effets de réel narratifs et de leur impact sur l'imagination historique¹⁶, entraîne pour l'interprétation plusieurs conséquences : il oblige à prendre en compte la totalité du document, sans en exclure aucun élément, sans négliger l'hétérogénéité des textes qui le composent (témoignages, « constats »)¹⁷ ; il permet de cerner les logiques du texte et de sa production, et, éventuellement, l'intentionnalité de ses auteurs ; il autorise la mesure des zones d'ombre et des silences de la source. Ces trois éléments, s'ils ne sont pas constitutifs de l'interprétation en tant que telle, en sont toutefois des préalables indispensables, susceptibles d'invalider certaines hypothèses de travail. Ils proposent ainsi certaines des contraintes qui s'exercent sur l'interprétation historique.

Des usages de l'analogie

Le travail de Ginzburg est pour l'essentiel appuyé sur une confrontation minutieuse, et souvent conjecturale, d'interprétations de textes. Menocchio est un grand lecteur, qui cite ses sources, marque ses accords, souligne son travail d'appropriation et de réélaboration, produit ses propres interprétations (« ces opinions que j'ai eues, je les ai tirées de mon cerveau », p. 56) ; les inquisiteurs friouliens confrontent les dits du meunier à leurs sommes et leurs traités, mais aussi à ses dépositions antérieures ; l'historien l'emporte sur C. Ginzburg a lui-même procuré une édition critique et commentée des *Costituti di don Pietro Manelli*, Florence-Chicago, Sansoni-The Newberry Library, 1970.

Sur le renouvellement des perspectives philologiques en histoire, J.-L. Gaulin, « L'assise du texte ou le retour aux sources », in J. Boutier et D. Julia (sous la direction de), *Passés recomposés, charmes et échantillons de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, pp. 163-172.

14 Par exemple, G. Spini, *op. cit.*, p. 792.

15 C. Ginzburg a lui-même procuré une édition critique et commentée des *Costituti di don Pietro Manelli*, Florence-Chicago, Sansoni-The Newberry Library, 1970.

16 Sur le renouvellement des perspectives philologiques en histoire, J.-L. Gaulin, « L'assise du texte ou le retour aux sources », in J. Boutier et D. Julia (sous la direction de), *Passés recomposés, charmes et échantillons de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, pp. 163-172.

17 Sur ce point décisif, A. Del Col, *op. cit.*, pp. XXXV-LXIII.

interprétations, le cas Menocchio semble se dérouler exclusivement dans la sphère des représentations : le meunier, sollicité par le questionnement des inquisiteurs, élabore en système l'ensemble parfois hétérogène de ses croyances et de ses convictions personnelles ; le tribunal cherche à constituer à partir de ses propos un ensemble cohérent de propositions, susceptibles de se transformer en chefs d'accusation et preuves d'hérésie ; l'historien, prenant la relève du juge ecclésiastique, s'efforce de traduire les positions théologiques extorquées à Menocchio en une sorte d'anthropologie interprétative.

« Deux esprits, sept âmes, plus un corps composé de quatre éléments : comment avait pu naître dans la tête de Menocchio une anthropologie aussi obscure et aussi compliquée ? », s'interroge Ginzburg (p. 115). Parce que Menocchio est un interprète radical, excessif : sa grille de lecture « metait en lumière certains passages et en cachait d'autres, [...] exaspérait la signification d'un mot isolé de son contexte, [...] agissait dans la mémoire de Menocchio en déformant la lettre même du texte » (p. 70), « rapprochant des passages différents et en faisant jaillir de foudroyantes analogies » (p. 91).

Rarement les logiques interprétatives du producteur, du juge et du commentateur d'un même texte n'ont convergé avec autant de force. Navigant entre ces différents textes, la quête interprétative de Ginzburg repose aussi principalement sur la recherche d'analogies. Plus exactement, elle recourt à deux échelles d'analogie.

La première est à court rayon. Pour reconstruire les modalités de lecture de Menocchio, elle met en parallèle ses dits et les textes plus ou moins hétérodoxes qu'il avoue avoir lus. Loin de déboucher sur une généalogie de ses croyances et de ses représentations, elle permet, à travers la revendication par Menocchio lui-même d'un usage contrôlé de l'analogie — ce qui n'exclut par sa « force corrosive » (p. 153) —, de restituer des processus intellectuels d'appropriation, de rejet ou de création. Or ces analogies, inscrites dans les pratiques contemporaines, même si elles dévoilent des « correspondances indubtables » (p. 82), ne peuvent servir de preuve dès lors qu'il s'agit de prouver l'absence de dépendance de Menocchio vis-à-vis de ces textes hétérodoxes.

Le second usage est à très large rayon. Il part d'un constat, une « coïncidence stupéfiante » (p. 99), « extraordinaire » (p. 169), de « surprenantes analogies » (p. 176) entre des réalités qui n'ont jamais été en contact direct ou qui ne peuvent provenir de sources communes, constat qui échappe aux acteurs eux-mêmes. Deux propositions ambiguës en offrent une interprétation : les croyances et représentations exprimées par Menocchio — ainsi que par d'autres paysans, comme l'anonyme Scolio, des environs de Lucques, dont les écrits présentent des analogies « évidentes » (p. 161-166) — renvoient à une culture paysanne millénaire ; les analogies avec certaines expressions radicales de la « haute culture du XVI^e siècle » révèlent les « racines populaires d'une grande partie de la haute culture européenne » jusqu'à la fin du XVI^e siècle (p. 177), à l'inverse de l'hypothèse simpliste que pourraient asseoir les riches lectures de Menocchio. L'hypothèse interprétative est certes « en partie indémontrable » (p. 177), mais l'étude des cultures subalternes impose des « critères de vérification différents des critères habituels » (p. 203). La transformation de l'indice en preuve, tentée par Ginzburg dans un article fameux¹⁸, légitime dès lors toute prise de risque interprétatif.

Retour au texte

Dans l'acte interprétatif, Ginzburg est très attentif à la question de la preuve. Il définit clairement le statut des énoncés qu'il avance, de la simple conjecture au possible ou au probable. Mais ses procédures d'évaluation reposent, le plus souvent, sur la seule exégèse textuelle. Ainsi, paradoxalement, il devient essentiel de briser le cercle magique des textes, de sortir d'une herméneutique interne, appuyée sur une archive réduite à un texte. Dans un livre postérieur, Ginzburg a clairement posé le problème à propos de l'analyse purement stylistique des œuvres d'art, exposée aux périls de l'« iconologie sauvage » où « l'interprète risque de présenter ses propres élucubrations comme un enrichissement ou un approfondissement » des œuvres. Le « contrôle des interprétations » peut alors reposer sur l'identification des commanditaires, qui ont généralement participé à la définition du programme iconographique des œuvres commandées¹⁹.

¹⁸ « Signes, traces, pistes : racines d'un paradigme de l'indice », in *Le Débat* (Paris), n° 6, 1980, pp. 3-44.

¹⁹ C. Ginzburg, *Indagini su Piero : Il Battesimo, il ciclo di Arezzo, la Flagellazione di Urbino*, Turin, Einaudi, 1981, p. XIX.

Extréneur au texte ou à l'image, mais propre aux phénomènes analysés, c'est bien le contexte qui est ici en cause. Certes pour Ginzburg, le cas Menocchio est inséparable à la fois des intenses débats théologico-religieux suscités par les Réformes, qui fragilisent l'Église, et de la nouvelle mise en forme de la culture savante induite par la diffusion de l'imprimerie ; ces deux phénomènes, qui permettent à Menocchio d'être le porte parole et l'interprète original d'une culture paysanne millénaire, jouent à l'évidence bien au-delà du « cercle restreint de son village » (p. 150). S'ils conditionnent en partie une réflexion, ils sont toutefois trop généraux pour valider des hypothèses interprétatives, et ne constituent pas un contexte adéquat, selon les exigences rappelées par E.P. Thompson²⁰.

Question délicate. Certains éléments locaux, comme les conflits de Menocchio, et plus largement de la communauté paysanne, avec le curé, importent peu, finalement, pour l'interprétation d'une cosmogonie hérétique. La reconstitution fine de la circulation des idées et des hommes qui les expriment n'apporte pas non plus d'éléments décisifs pour valider ou invalider une simple expertise textuelle, qui rejette les dépendances réformées, anabaptistes ou antitrinitaires. Le contexte le plus fort, ici, semble bien être le fonctionnement inquisitorial, qui fonde son enquête sur le schéma « complice / livres / invention individuelle ». Del Col propose dès lors une interprétation du texte qui échappe à la grille de lecture de l'inquisiteur, pour retrouver, dans sa complexité et ses contradictions, les thématiques et l'argumentaire cathares, tels qu'ils avaient évolué en Italie du Nord aux derniers siècles du Moyen Âge²¹. Si la cosmogonie de Menocchio se nourrit ici d'échanges complexes, son interprétation échoue, comme chez Ginzburg, devant le « mystère » de sa transmission. Mais dans leur économie interne, les deux interprétations présentent une différence fondamentale, qu'a relevée Donald Weinstein dans un récent compte rendu de l'édition de Del Col : « Le principal avantage de l'hypothèse de Del Col sur celle de Ginzburg est qu'au moins le catharisme a existé²² ». Ce qui rejoint les réflexions, plus récentes, de Ginzburg, sur les formes littéraires d'expérimentation, où « l'invention l'emporte sur la reconstruction historiographique²³ ».

²⁰ E.P. Thompson, « Anthropology and the Discipline of Historical Context », in *Midland History* (Birmingham), 1, 1972, pp. 41-55.

²¹ A. Del Col, *op. cit.*, p. LIII-LXXXVII.

²² D. Weinstein, in *Journal of Modern History* (Chicago), LXVI, 1994, pp. 178-180.

²³ C. Ginzburg, *Il giudice e lo storico. Considerazioni in margine al processo Sofri*, Turin, Einaudi, 1990, p. 103.

Principe d'économie et éthique de l'interprétation

Où réside en définitive la surinterprétation ? Dans la place disproportionnée attribuée à un élément du texte par rapport à d'autres ? Dans le verrouillage de l'interprétation, qui exclut rapidement toute alternative à l'hypothèse centrale de la recherche ? Dans le « surclassement » d'un énoncé hypothétique, transformé en interprétation suprême²⁴ ? Dans la survalorisation d'indices ou d'analogies, au détriment de preuves véritables ? Qu'il s'agisse d'une lecture incomplète du document, d'une interprétation restreinte — une forme de sous-interprétation — ou d'un dérapage argumentatif, il est difficile, voire impossible, de fixer une ligne de démarcation claire entre interprétation et surinterprétation. Il ne saurait pour autant s'agir, en refusant les risques de l'interprétation, de cantonner l'historien à une explicitation prosaïque des textes, d'en interdire toute « lecture ouverte ».

Pour le théoricien de la littérature Jonathan Culler, il est nécessaire de défendre la surinterprétation. « Comme la plupart des activités intellectuelles, écrit-il, [l'interprétation] n'est intéressante qu'à partir du moment où elle est extrême. L'interprétation modérée, celle qui exprime un consensus, bien qu'elle puisse avoir une valeur dans certaines circonstances, est de peu d'intérêt²⁵ ». C'est là à enoncier la position radicale du déconstructionnisme — la liberté illimitée, irrépressible de la lecture et de l'interprétation — et retrouver de quelque manière l'hypertrophie du sujet historien et le nietzschéisme fin-de-siècle caractéristiques d'une histoire dite « expérimentale²⁶ ».

Un texte (littéraire, mais aussi historique) ne serait-il donc (selon une jolie formule de Tzvetan Todorov) qu'un pique-nique où l'auteur apporterait les mots, et les lecteurs le sens²⁷ ? Umberto Eco — que l'on accusera difficilement de brimer les droits du lecteur, même s'il se soucie davantage aujourd'hui des *Limites de l'interprétation*²⁸ — introduit à cet endroit, autour d'un même texte, une distinction

²⁴ Sur les effets de « surclassement », R. Boudon, *La place du désordre*, Paris, Presses universitaires de France, 1984, p. 202.

²⁵ J. Culler, « Défense de la surinterprétation », in U. Eco (avec Richard Rorty, Jonathan Culler et Christine Brooke-Rose), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 102.

²⁶ Sur ce point, P. Bourry, « Assurances et errances de la raison historique », in J. Bouvier et D. Julia (sous la direction de), *op. cit.*, pp. 56-68. Cf. également les réflexions nuancées d'A. Prost, « Imagination et imputation causale », in *Doctes leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 1996, pp. 169-187.

²⁷ D'après U. Eco, *op. cit.*, p. 22.

²⁸ Rappélonis ici *L'Écrite ouverte* (1962), Paris, Seuil, 1965 ; *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs* (1979), Paris, Grasset, 1985 ; *Les limites de l'interprétation* (1990), Paris, Grasset, 1992.

décisive entre trois registres d'intentionnalité : l'*intentio auctoris*, ou l'action consciente ou sub-consciente du producteur du document, l'*intentio lectoris*, ou l'appropriation libre qu'en effectue le consommateur (que sa lecture soit immédiate ou savante) ; enfin l'*intentio operis*, qui se dégage du texte lui-même dans son vocabulaire, sa syntaxe, sa construction et son contenu. Eco établit ainsi une règle essentielle (dira-t-on une éthique, au risque de faire penser qu'on attache quelque dimension morale à une pratique rigoureuse de l'interprétation ?) et une première limite à la liberté de l'interprète. Par-delà la fausse conscience que l'auteur peut nourrir sur ses processus créatifs, en deçà de l'espace illimité du champ des possibles surinterprétations, sous-interprétations ou mésintelligences du lecteur, « il y a une intention du texte », affirme Eco : « Entre l'intention inaccessible de l'auteur et l'intention discutable du lecteur, il y a l'intention transparente du texte qui réfute toute interprétation insoutenable » ; « entre la mystérieuse histoire de la production d'un texte et la dérive incontrôlable de ses futures lectures, le texte en tant que texte représente encore une présence, le point sûr auquel nous pouvons nous cramponner²⁹ ».

S'agit-il là d'une *via media*, susceptible de sauvegarder à la fois les droits du lecteur et ceux de la raison critique (ou du simple bon sens) ? Eco ne s'en défend nullement, cite malicieusement Horace (« Il est une mesure en toute chose, il existe donc des limites par-delà et en deçà desquelles le juste ne saurait exister³⁰ ») et rappelle à son public anglo-saxon ce principe de droit romain selon lequel « dans l'hypothèses d'un refus des frontières, il ne peut y avoir aucune *crivitas*³¹ ». Mais il assortit également sa distinction liminaire d'un critère de discernement en matière d'interprétation : ce qui permet de rendre compte de l'écart entre l'*intentio lectoris* et l'*intentio operis* (abandonnant pour l'heure l'*intentio auctoris* aux arcanes de la création littéraire), ce sont « certains critères d'économie et de simplicité » ; et, plus précisément dans le champ de la sémiologie, le critère de l'économie textuelle. « Je pense », affirme Eco, « que nous pouvons accepter une sorte de principe poppérien selon lequel, s'il n'existe aucune règle nous permettant de savoir quelles interprétations sont les "meilleures", il existe au moins une règle qui nous permet de savoir lesquelles sont "mauvaises". Nous ne pouvons pas dire »

²⁹ U. Eco, *Interprétation, op. cit.*, respectivement pp. 23, 71-72, 80.

³⁰ *Satires*, I, v. 106-107, cité *ibid.*, p. 24.

³¹ *Ibid.*, p. 25.

dans quelle mesure les hypothèses képlériennes sont définitivement les meilleurs, mais nous pouvons dire que l'explication ptoléméenne du système solaire était fautive, parce que les notions d'épicycle et de déférent violaient certains critères d'économie et de simplicité, et étaient incompatibles avec d'autres hypothèses sur lesquelles on a montré qu'on pouvait s'appuyer pour expliquer des phénomènes que Ptolémée n'expliquait pas³². » Ce qui ne signifie nullement refuser l'hypothèse complexe pour tomber dans l'explication simpliste, ce que dénonçait Ginzburg (p. 176).

Notre intention n'était pas ici d'arbitrer entre les diverses interprétations auxquelles ont donné lieu les interrogatoires de Menocchio, ni, a fortiori, d'en proposer une nouvelle : mais, à l'occasion de l'édition critique d'A. Del Col, de proposer l'analyse de quelques formes historiennes actuelles de la surinterprétation. L. Febvre a suffisamment fustigé dans son œuvre l'excès interprétatif le plus classique, l'anachronisme, pour ne pas y revenir. Trois conclusions principales se dégagent du dossier Menocchio. En premier lieu, l'histoire interprétative apparaît comme un genre rare, lié d'une part à la surexploitation récurrente et délibérée d'une source unique, d'autre part à l'exportation des ressources et des méthodes d'une exégèse laïcisée dans le champ de la recherche historique : à cet égard, l'édition intégrale du texte et l'approfondissement du contexte procurés par Del Col restaurent les exigences scientifiques essentielles de l'exégèse critique. En second lieu, les procédures mises en place par Ginzburg — l'utilisation du raisonnement analogique et la substitution de l'indice à la preuve — ont à coup sûr démultiplié les potentialités interprétatives des lecteurs successifs (les *intentiones lectorum*) et stimulé une inflation interprétative que seul un élargissement de la documentation pouvait permettre de maîtriser. En troisième lieu, le recours à des références lointaines, étrangères au texte et éloignées du contexte spatial et historique dans lequel ce dernier a été produit (les mythologies hindoues, les légendes des Kalmouks et des bergers de l'Altaï) répondent mal au critère d'économie qu'U. Eco établit pour évaluer les interprétations selon leur degré de pertinence. En définitive, l'édition critique des in-

³² *Ibid.*, pp. 47-48. Notons que ce principe, issu de la sémiologie, avait déjà été avancé par A.J. Greimas, *Du sens*, Paris, Seuil, 1970, p. 30.

terrogatoires de Menocchio vient davantage compléter que remettre en cause le travail textuel et analytique de Ginzburg. Si, au regard de l'interprétation manichéenne de Del Col, l'interprétation « chamanique » de Ginzburg ne constitue peut-être pas, à proprement parler, une surinterprétation, elle est à coup sûr une interprétation coûteuse.

Yannick Jaffré

L'interprétation sauvage

*Une lecture du livre de Tobie Nathan, L'influence
qui guérit, Paris, Odile Jacob, 1994*

Les publications relevant de la psychiatrie transculturelle ont récemment connu en France un important développement qui, plus encore qu'à l'accroissement des flux migratoires et à la prise en considération de la détresse de certaines populations, correspond aux mutations des rapports à l'autre. Dans un premier temps, seul le psychiatre expatrié devait accorder son violon thérapeutique à des contextes exotiques. Nombre de recherches menées au Centre hospitalier de Fann à Dakar consistaient à adapter un savoir technique aux conditions locales d'exercice¹. Les études se multiplièrent, englobant une réflexion sur les repères structuraux de la psychanalyse, l'utilisation des données culturelles dans les thérapies², ou l'aménagement de l'espace de soin. D'autres équipes se consacrèrent à une description anthropologique de cultes et rites de possession, et à l'étude des savoirs populaires étologiques et thérapeutiques de la folie³. La tension entre spécialisation de la psychiatrie et/ou secteur de l'anthropologie apparaît ainsi comme constitutive de l'ethnopsychiatrie.

Cette obligation d'un double regard concerne maintenant des praticiens œuvrant dans leurs propres sociétés. Face à des patients venus d'ailleurs ou liés à d'autres appartenances, ils se trouvent dans une position singulière, rencontrant des difficultés pour établir leur diagnostic, et éprouvant le caractère souvent artificiel des cadres nosographiques qui leur sont familiers. A l'obligation de tenir compte des spécificités de pratiques de soins dans des situations de contact entre des groupes culturellement distincts, est supposée répondre la combinaison des études

psychologiques et ethno-sociologiques. L'anthropologie fournirait alors les grilles sémantiques et culturelles nécessaires à la compréhension d'une singularité subjective. La diversité des modalités — de la « psychologisation du social » à l'oubli de l'individuel au profit d'un « tout social » — qui peut ordonner cette mise en rapport de disciplines disjunctes autour des rapports qu'un individu entretient avec les signifiants de sa culture, engage des questions d'interprétation.

Dans le domaine français, un psychologue clinicien, Tobie Nathan, a publié plusieurs ouvrages d'ethnopsychiatrie clinique¹ illustrant les liens tissés entre recherches cliniques et ethnologiques. Le dernier ouvrage de cet auteur, jouissant d'un fort succès médiatique, est précisément consacré à comprendre « comment la psychiatrie occidentale peut aider les populations immigrées qui ne partagent pas les mêmes références culturelles » et comment le médecin « peut s'inspirer de démarches traditionnelles pour vraiment aider des patients venus d'une autre culture² ». Pour broser à grands traits le con-

¹ H. Collomb, « Rencontre de deux systèmes de soins : à propos de thérapeutiques des maladies mentales en Afrique », in *Social Science and Medicine* (Oxford, New York), VII, 1973, pp. 623-633.

² M.-C. et E. Oruques, *Édipe africain*, Paris, Plon, 1966. M.-C. Oruques, P. Martino, H. Collomb, « L'utilisation des données culturelles dans un cas de bouffée délirante », in *Psychopathologie africaine* (Dakar), III, 1967, pp. 121-147.

³ A. Zempléni, « La dimension thérapeutique du culte des Rab, Ndop, Tuuru et Samp, rites de possession chez les Lebou et les Wolof », in *Psychopathologie africaine* (Dakar), II, 1966, pp. 295-339 ; A. Adler et A. Zempléni, *Le bâton de l'aveugle*, Paris, Hermann, 1972.

⁴ *La folie des autres, traité d'ethnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, 1986 ; *Le sperme du diable*, Paris, Presses universitaires de France, 1988.

⁵ *L'influence qui guérit*, Paris, O. Jacob, 1994 (quatrième de couverture).

⁶ Il s'agit ainsi de protéger « un patient migrant de tout acte thérapeutique s'appuyant sur une causalité de type scientifique [qui] consiste à lui seul un nouveau traumatisme psychique » (p. 22), pour éviter qu'une fois « adultes, ces enfants noirs élevés à la française [ne deviennent] les plus insipides de tous les blancs » (p. 331).

⁷ Qui, parfois, n'est pas sans conséquences sanitaires. A. Prual, « Traditional Uvulectomy in Niger : A Public Health Problem », in *Social Science and Medicine* (Oxford, New York), XXXIX, 1994, pp. 1077-1082, montre, à partir d'une enquête épidémiologique, que de sévères complications médicales nécessitant hospitalisation sont dues à une pratique populaire d'ablation de la luette en pays zarma et haoussa.

Face à la référence nosographique, ce n'est pas de manquer de systèmes d'interprétations dont souffre le « thérapeute transculturel », mais d'en trop posséder. Il peut en effet analyser le dire de son malade selon une grille nosographique « scientifique » ou selon les représentations « populaires » ou « savantes » de la société dont est originaire son patient. Très simplement, il peut choisir d'employer un métalangage interprétatif (psychologique, psychiatrique, etc.) ou utiliser une partie du code de son interlocuteur comme interprétant⁸ de son discours. Ces interrogations sont proches de celles rencontrées par l'ethnologue faisant alterner dans sa description données émiques et étiques. En fait, plus que des questions de différences culturelles, ces textes d'ethnopsychiatrie concernent des difficultés naissant de la mise en rapport d'une langue naturelle avec un code interprétatif artificiel⁹.

Pour des populations françaises, l'usage d'une même langue d'expression et la diffusion d'une certaine éducation sanitaire rend possible un dialogue médecin-patient à partir de quelques référents communs (représentation des parties du corps, postulats physiologiques et psychologiques simples, etc.). Selon les contextes, les problèmes se posent avec plus ou moins d'acuité¹⁰. Toutefois, de la « Corrèze au Zambèze », les questions sont les mêmes : chaque société, ou culture,

face au discours médical (*disease*) communément utilisé comme référence, découpe différemment le continuum du pathologique en fonction de divers traits sémiologiques et étiologiques (*illness*) différenciant ainsi les expériences subjectives (*sickness*) de la maladie. Face à cette multiplicité d'interprétants potentiels, le choix du système thérapeutique de référence dépend, avant tout, des rapports institués entre médecine officielle et systèmes locaux d'interprétation¹¹.

Pour l'Afrique est accepté un dialogue avec un ensemble de pratiques populaires de soins qui sont légalement exclues du champ de la thérapie en Europe.

Ce qui ne veut pas dire que la maladie ou le désordre ne soient pas, dans le domaine français, diversément connotés ; cf. S. Faunzang, « L'acool, les nerfs, le cerveau et le sang », in *L'Homme* (Paris), XXXV (1985), 1995, pp. 109-125.

¹¹ J.-P. Dozon, « Ce que valoriser la médecine traditionnelle veut dire », in *Politique africaine* (Paris), 28, 1987, pp. 9-21.

Il s'agit aussi de légitimité scientifique¹². Différant des autres « spécialités » médicales où les référents corporels (anatomopathologiques, biologiques, génétiques, etc.) offrent des points, même provisoires, de certitude, le discours psychiatrique se présente avant tout comme sémologique. Il est donc soumis aux aléas d'hypothèses explicatives et de nouvelles catégorisations. Mais, hors le choix explicite d'un discours de référence, le thérapeute transculturel se trouve confronté à la simple succession des propos de ses patients. Il doit alors, « tout faire pour agir en Soninké avec un patient Soninké, en Bambara avec un Bambara, en Kabyle avec un Kabyle... » (p. 24), oscillant ainsi entre un écumenisme identificateur et un infini des interprétations. Le dialogue, quant à lui, implique à l'évidence que les interlocuteurs partagent un même code linguistique et sémologique. Cette prise en compte du contexte est assez proche de la notion de « double ajustement réciproque » : des cadrages successifs sont imposés au soignant pour accorder son langage à celui de son patient. Pourtant, s'agissant d'une interaction à finalité thérapeutique, bien que nécessaire, cette adaptation culturelle n'est pas suffisante.

Dans la pratique biomédicale, le sens est construit par l'utilisation d'une terminologie scientifique ayant le corps et la maladie pour référents. Pour élaborer son diagnostic, le soignant tente de réduire la polysemie des termes utilisés par le malade en les ramenant à leur référent corporel. Il transforme alors les symptômes évoqués en signes cliniques d'une réalité physiologique¹³. Les paroles du malade sont ainsi confrontées à la « vérité objective » de la maladie. Autrement dit, le signe est conçu comme le représentant de la maladie et non comme le signifiant d'un sujet. La psychanalyse utilise d'autres critères et insiste sur l'ensemble des réseaux associatifs liés au signe identifié¹⁴. A l'envers de « l'ordre médical », elle souligne que les symptômes évoquent le sujet à son insu¹⁵. Dans ce cadre, les paroles ne peuvent être fausses ; mais simplement vides dès lors qu'elles se bornent à reprendre le discours commun et ne sont attribuables à aucun sujet.

En fait, en ethnopsychanalyse, l'interprétation concerne deux niveaux distincts. Il faut d'abord définir les conceptions du normal et du pathologique dans une société donnée, puis utiliser ces connaissances pour permettre à un patient d'accéder au sens de sa souffrance¹⁶. Dans ce domaine, le choix des procédures employées pour articuler le social et le singulier apparaît donc comme essentiel. Faute de précautions méthodologiques, le rapport à l'autre risque de se présenter sous les traits d'une « interprétation sauvage » — interprétation qui ne résulte pas de la cohérence des données mais de l'arbitraire de l'interprète, même si cet arbitraire se dissimule sous une apparente cohérence rhétorique — dont il est possible de souligner quelques caractéristiques.

L'équivalence et la comparaison

Une des manières de définir un signe est d'en comparer la signification avec celle d'autres termes appartenant à des champs sémantiques proches¹⁷. Evoquant plusieurs cultures, T. Nathan commente ainsi des notions appartenant à des aires culturelles différentes. Par exemple la « frayeur » est supposée équivalente à « *diatgé* » en bambara et « *sama fit dem nat* » en wolof, puisque tous ces sentiments signifieraient « l'extraction du noyau du sujet », ce dernier étant lui-même équivalent à « âme en arabe, *ro'ib* ; double en bambara, *dia* ; principe vital en wolof, *fit* » (p. 225). Ce procédé rhétorique de mise en abîme est fréquemment utilisé par l'auteur. Un autre texte propose, par exemple, une « définition ethnopsychanalytique » de la possession, qui prend la forme d'une énumération de divers cultes — Loa haïtien, Zar éthiopien, Lup serer, Tromba malgache, etc. ; elle signifie globalement « que la pensée prend le corps », tout en jouant, parfois, comme pour le Loa ou « au Niger » (*sic*), d'une « ambiguïté » puisque « le cavalier est au-dessus (donc masculin), mais il écarte les jambes (il est donc féminin) »¹⁸.

¹⁶ Sur la différence entre le ressenti de la souffrance et la construction médicale de la douleur, I. Baszanger, *Douleur et médecine, la fin d'un oubli*, Paris, Seuil, 1995.

¹⁷ U. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, Presses universitaires de France, 1984.

¹⁸ Naturellement, dans une sémantique à interprétants, chaque interprétation est à son tour sujette à interprétation » (p. 110).

¹⁹ T. Nathan, *La folie des autres, traité d'éthnopsychiatrie clinique*, Paris, Dunod, 1986, pp. 144-147.

²⁰ A. Zempléni, *op. cit.*, p. 310.

équivalents au *ni* bambara (souffle et énergie vitale), en revanche le *takandéer* (ombre du corps humain) serait le *dia* (ombre). Or, le bambara en distingue plusieurs types : le *ja naloma* (lit, ombre stupide), le *janin begum* (ombre maligne), etc., cette dernière quittant le corps au moment du décès... On l'aura compris, comparaison n'est pas équivalence : les champs sémantiques ne sont pas isomorphes. Quant au second exemple, à ces réserves s'ajoutent diverses contradictions avec des données émiques²⁰. A l'évidence, on ne peut résoudre le problème du comparatisme ni par de hâtives équivalences ni par une « psychiatriation » du social.

Comparer signifie définir des similitudes et des différences entre divers objets, ce qui suppose qu'ils puissent être soumis à un même ordre de mesure, c'est-à-dire qu'ils possèdent (ou qu'on leur attribue) un ensemble de dimensions communes ou qu'ils appartiennent à un même ordre de phénomènes. Dans ce domaine ethnopsychiatrique, trois « entrées » peuvent ouvrir à une démarche comparative. Il est tout d'abord possible de travailler sur des référents semblables. Si la question d'un instrument de mesure, notamment épidémiologique²¹ est supposée résolue, l'interprétation s'attachera non pas à homogénéiser les données, mais à souligner que semblable ne veut pas dire identique : il s'agit de comprendre comment la diversité des contextes détermine des représentations, des usages ou des appropriations variables d'objets identiques. Inversement, cette question peut, en second lieu, être posée à partir des interprétations et des discours locaux. Ainsi, diverses populations semblent s'accorder sur les mêmes représentations, notamment étologiques, de la folie. Il s'agit ici, non pas d'homogénéiser — comme celle de la possession — mais d'en évaluer la valeur dans divers contextes précis avant de les comparer. Enfin, les populations se côtoient, échangent leurs savoirs et traduisent spontanément leurs souffrances. « Justes » ou « fausses », ces traductions montrent que des acteurs en situation « dialogique » établissent quotidiennement des équivalences entre des sensations et des pathologies. Il sera toutefois nécessaire de distinguer entre ces

²⁰ Cf. J.-P. Olivier de Sardan, « Possession, affliction et folie : les ruses de la thérapeutique », in *L'Homme* (Paris), XXXIV (131), 1994, p. 8 : « Il s'agit là d'une interprétation non fondée empiriquement, et en contradiction avec les représentations autochtones, émiques. Disons le abruptement (nous nuancerons plus loin) : pour les adeptes de la plupart des cultes de possession africains et afro-américains, il n'est aucunement question de soigner de la maladie mentale » (p. 8).

²¹ « Dans la science médicale, le niveau « maladie » prévient, par définition, la connaissance de l'étiopathogénèse, du traitement et de l'évolution. [...] Dans le domaine de la psychiatrie il n'y a pas d'accord entre les différentes écoles sur l'étiopathologie, le traitement et le pronostic d'une grande partie de ces affections. On travaille donc sur du matériel flou », P. Coppo, « Problèmes et limites méthodologiques des études épidémiologiques en situations transculturelles », in *Psychopathologie africaine* (Dakar), XXIII, 1990-1991, pp. 279-285.

diverses relations langagières (locuteurs plurilingues, dialogue entre malades, entre soignants et malades, usage commun de néologismes, etc.). Sinon, faute de se fixer des règles et de les énoncer clairement, une recherche comparative risque fort de n'être qu'une accumulation où « tout est dans tout, et inversement ».

La métaphore au réel

T. Nathan insiste, à juste titre, sur l'importance qu'il convient d'accorder à la langue de ses interlocuteurs — « leur langue maternelle, à partir de leurs propres théories » (p. 331). Quelques termes autochtones fleurissent en effet dans le texte, notamment en langue bambara ; leur utilisation pourtant ne va pas sans poser quelques problèmes²².

Les métaphores, parfois commentées dans le seul sens symbolique, sont « durcies ». Ainsi, pour reprendre un exemple précédent, que *ja* signifie le « double » de la personne, et *tigé* « couper », n'implique pas qu'une personne disant *ni ja tigéra* (lit, mon double/âme est coupé) exprime « l'extraction du sujet ou plutôt du noyau du sujet » (p. 225). Depuis César et Pagnol nous savons que « fendre le cœur » n'est pas automatiquement une cause de décès. Bref, admettre que le signifiant puisse parfois s'exprimer, pour un sujet, sous la forme d'un symptôme somatique ne signifie pas que toute catachrèse soit à prendre « au pied de la lettre »²³.

Ces locutions, souvent des mémoriaux de croyances anciennes, sont, de plus, liées à une histoire sociolinguistique. Leur existence actuelle n'atteste donc pas automatiquement qu'un sujet contemporain adhère aux idées qu'elles véhiculent. Dans un contexte français, les locutions « se faire du mauvais sang, ou de la bile » s'accordent avec l'ancienne théorie des humeurs, mais elles ne permettent pas d'intérer que des acteurs sociaux attribuent leur désarroi à leur vésicule, alors que c'est ce que laisse supposer T. Nathan en pays bambara « La colère comme la frayeur est [...] articulée à une notion de membrane interne qui cède sous l'effet d'une intense pression. Dans la frayeur, c'est la coquille de l'âme qui s'ouvrant accidentellement, laisse échapper le noyau

²² Sans nous attarder sur des fautes de transcription, quoique des règles existent pourtant depuis 1967 (*ditigé* au lieu de *itigé*; *subabé* au lieu de *subaga*, etc.), soulignons les erreurs : *diaburige* (terme pourtant « savamment » commenté p. 224) n'existe pas en langue bambara, et ne pourrait s'entendre que comme « oignon / coucou » ; Le terme exact serait *itigéba*, lexicalement correct mais inusité ; le terme *igé-igé*, lui aussi commenté, signifie fendre ou couper, mais jamais scarifier dont la traduction est *ci*, etc.

²³ Ce dont témoignent, bien évidemment, les travaux de Freud sur l'hystérie : cf. « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 1970.

de la personne ; dans la colère, c'est la vésicule contenant la bile qui crève, permettant à la substance amère (en arabe, la bile se dit *marara* « amertume ») de se répandre à travers le corps, peut-être même de cheminer jusqu'à la tête, provoquant la fureur. » (p. 246). Qu'un patient en pays bambara exprime sa souffrance en disant « *n kono gwawen don* » (lit, mon ventre est chaud) ne signifie ni qu'il partage une conception de la maladie opposant le chaud au froid, ni qu'il s'apprête à prendre sa température.

Traduction et transposition

Il est enfin impossible d'évaluer la valeur d'un terme hors de son champ sémantique : une interprétation doit d'abord être textuellement cohérente avant de pouvoir être utilisée pour décrire une situation ou servir de base à une traduction. Ainsi la notion d'inquiétude (angoisse et/ou frayeur) ne peut être décrite que par approximations fines opposant par exemple le « trop » calme (*sumia*) au ressassement (*miri*), la nostalgie (*nyenafin*), les « problèmes » (*kono gwawen*), la détresse (*dusu kasi*), etc. Privée d'un préalable ethnolinguistique — une opposition symbolique ne peut être directement liée à une interprétation sans être au préalable située dans une organisation dont elle ne constitue qu'un élément —, la traduction n'est plus qu'une transposition ne permettant ni de rendre compte de l'évolution des sentiments vécus par un patient²⁴, ni d'entreprendre un travail comparatif entre diverses cultures et populations.

La faiblesse des inférences

A minima, l'interprétation consiste à établir des relations entre des faits et des discours supposés en apporter une explication. Dans la cure ethnopsychanalytique s'entrecroisent des propos de malades et des propositions relevant de l'anthropologie et de la psychologie. Il serait présomptueux de s'interroger ici sur la « vérité » des diverses disciplines utilisées. En revanche, il est possible de

mettre en relation des énoncés des patients avec une interprétation du thérapeute. Reprenons ici un exemple choisi par T. Nathan. Un homme de nationalité française (Paris), 40, 1990, pp. 42-50.

²⁴ Cf. P. Coppo (sous la direction de), *Essai de psychopathologie dogon*, Pérouse, CRMIT / PSNITM, s.d.

²⁵ Sur la complexité des procédures de divorce entre normes juridiques multiples, D. Kintz, « L'amant blessé ou une discussion peule sur le pluralisme juridique », in *Politique africaine* (Paris), 40, 1990, pp. 42-50.

mauritanienne et d'origine soninké, vit douloureusement un divorce qui le confronte à des règles différentes selon sa société ou la juridiction française²⁵. Il décrit sa situation en utilisant un proverbe — « La tortue ne quitte pas sa carapace ! » — interprété par le thérapeute comme signifiant « lorsqu'on vit au milieu d'étrangers, on ne montre pas sa nature, on se tient tranquille », « on ne commet pas l'imprudence de révéler à un étranger sa véritable pensée » (p. 23). L'analyste répond alors par un proverbe bambara — tu aperçois une calebasse de belle apparence descendant le Niger, c'est que son fond est troué —, ayant selon lui pour effet de permettre à son patient « d'être avant tout soninké (la seule façon d'être humain pour un soninké) et d'évoquer, à la façon soninké, ses griefs envers sa femme ». Le patient propose à son tour comme réponse : « Si tu trouves une bicyclette dans le fleuve, saches que tu devras venir la déposer à l'endroit où tu l'as prise ! » Cet échange est ainsi commenté par le thérapeute : « Avais-je fait autre chose que lui signifier : tu as désiré une femme jeune et jolie ; qui sait si elle n'appartenait pas à quelque génie du fleuve ? » Outre des questions linguistiques et anthropologiques mal maîtrisées, comme l'assimilation rapide entre le bambara appartenant au groupe linguistique mandingue et le soninké appartenant au groupe soudanais, alors qu'il n'y a pas d'intercompréhension entre leurs langues, cette interaction langagière ne va pas sans poser problème. Les premiers portent sur le sens commun. Il faut bien accepter qu'une interprétation obéisse à certaines contraintes, et tienne compte d'une acceptation première, celle « qu'accepterait une communauté d'interprètes visant à un accord quelconque, sinon sur les meilleures interprétations, du moins sur le refus de celles qui sont indéfendables²⁶ ». Il semble normal que, dans un contexte de séparation, le patient veuille signifier qu'une femme prise chez ses parents doit être ramenée chez eux. Quant au diction utilisé par le thérapeute, il souligne fort banalement qu'il faut se méfier des apparences. Cette idée est largement illustrée en pays bambara : « Si tu vois un baraban insulter le père d'un héron, c'est que son logeur est une autruche », ou « il ne faut pas choisir sa femme un jour de fête », etc.

²⁶ U. Eco, *op. cit.*, pp. 14, 17. Eco ajoute :

« Même le déconstructiviste le plus radical accepte l'idée qu'il y a des interprétations scandalueusement inacceptables. Cela signifie que le texte interprété impose des restrictions à ses interprètes. Les limites de l'interprétation coïncident avec les droits du texte (ce qui ne veut pas dire qu'ils coïncident avec les droits de son auteur). »

Ces sentences invitent à se méfier d'une prétendue faiblesse dissimulant d'importantes relations ou à prendre garde aux charmes des atours féminins. Ainsi,

dans cet entretien, rien n'autonise à supposer l'existence d'un « génie ». L'absence de relations cohérentes entre les diverses données textuelles du dialogue rend donc peu plausible une telle interprétation.

L'invocité des causes

Les assertions du thérapeute, hypostasiant quelques données, supposées heuristiques d'une situation complexe, relèvent globalement d'une option culturaliste. Ce choix n'est pas sans conséquences. Ainsi, pour reprendre notre exemple précédent, soulignons que cette interprétation laisse « un reste » : des enfants et une femme, « qui influencée par les assistantes sociales et les puéricultures de la PMI, a demandé le divorce selon la loi française ». La question est reprise plus avant : ce sont les travailleurs sociaux qui, « au nom d'une idéologie sans âme et à force d'arguments et de philosophie sommaire », auraient incité une femme bambara venue se plaindre de son mari à « divorcer et à tout entreprendre pour obtenir la garde des enfants. Savent-ils seulement qu'on est bambara par son père ? Que les enfants appartiennent à l'ancêtre du patrilignage ? » (p. 330). A l'évidence, l'analyse ignore les débats maliens concernant le code de la famille, le taux élevé de divorces et de naissances prématrimoniales à Bamako... Retenons ici que cette relation thérapeutique laisse apparaître des patients-acteurs utilisant plusieurs univers sociaux concurrents et négociant une nouvelle définition des rapports entre hommes et femmes où le désir ne serait plus assujéti à une unique fonction reproductrice²⁷. Expérience souvent difficile, l'émigration est aussi une occasion de définir d'autres relations de subordination et d'obtenir d'autres droits. Il ne s'agit donc pas que de croyances et, si l'on peut s'accorder sur la notion d'une autonomie des interprétations causales par un patient, il serait absurde d'imaginer une indépendance totale du trouble par rapport à ses déterminants sociaux. Dans ces rapports qui lient des coutumes et une nouvelle définition des rôles de chacun²⁸, les enjeux concernent le présent, comme le souligne un proverbe bambara : « Le livre d'aujourd'hui, c'est le chien d'aujourd'hui qui le chasse ».

²⁷ Pour une analyse des difficultés sexuelles ressenties par des femmes maliennes, cf. D. Lutz-Fuchs, *Psychothérapies de femmes africaines*, Paris, L'Harmattan, 1994.

²⁸ Cette adaptation des règles aux nouvelles situations est incluse dans la notion même de « coutume » : E. Le Roy, « Les usages politiques du droit », in C. Coulon et D.C. Marrin (sous la direction de), *Les Afriques politiques*, Paris, La Découverte, 1991.

La preuve par l'effet et l'invocité de l'interprétation

Notre thérapeute, désireux de fonder une « influençologie » (p. 25), est attentif aux effets : « Lorsque je raconte une histoire à quelqu'un, c'est à la modification de son état que je perçois que l'histoire a été reçue » (p. 140). Si cette attention à la valeur performative du langage est compréhensible dans un cadre thérapeutique, elle laisse cependant entière la question de l'adéquation entre interprétation et dire du patient.

Sans nul doute, le dispositif de la cure (un thérapeute et des cothérapeutes) incite au transfert ou tout au moins à la croyance, comme en témoigne cette malade qui déclare à propos de T. Nathan : « Ça fait des mois que son *djima* me parle dans les oreilles » (p. 135). Or, dès lors qu'on recherche une « modification durable » de l'état des patients, la question « ça marche ? » est fondamentale²⁹. Toutefois l'écart entre des interprétations ponctuelles, strictement culturelles, et la complexité des demandes des patients incite à s'interroger sur la durée bienfaisante de telles injonctions. Deux séries de questions concernent ici les modalités de l'interprétation et son adéquation aux situations vécues. Ainsi dans un cas (p. 136), les troubles d'une patiente délirante et errante sont univoquement interprétés en fonction d'une grossesse gémellaire. Pour s'en tenir au matériau présenté, soulignons, outre une situation socio-économique et familiale complexe, que d'autres éléments probablement significatifs ne sont pas commentés. Ainsi le prénom de la patiente, *tèzé*, est le même que celui de sa tante paternelle ; il lui fut sans doute attribué comme marque d'attachement de son père envers sa propre sœur ou comme consolation de sa stérilité. De même des colas sont présentées par la malade, à la suite d'une demande du thérapeute, et utilisées lors de la cure. Sont-ce des *yèlé woro* évoquant la chance, *filanum woro* pour les jumeaux, *sokum woro* pour le pouvoir ? Ces quelques significatifs, au hasard de notre lecture, évoquent ainsi la parenté, la reproduction, une possible « emprise » d'une tante... Il est donc fort peu probable que cette pathologie se laisse réduire à une seule causalité et résoudre par une seule réponse. Loin d'une interprétation univoque et ponctuelle, la situation de

²⁹ Cf. A. Zemplén, « Ou en est l'anthropologie médicale appliquée », in AMADES (Toulouse), 1992, pp. 27-28.

désordre doit être appréhendée globalement, d'autant plus qu'un éventuel pacte noué avec un génie devra être honoré, dans le temps, sous peine de « représailles »³⁰.

Les figures de l'autre

Il reste à comprendre la situation d'un malade vivant de manière synchrétique ces langages des sens multiples où s'enchaînent anciennes conceptions et obligations d'une société d'accueil. Dans les cures présentées, les patients apparaissent comme exemplaires de leurs origines « ethniques », et l'acte thérapeutique est décrit comme une corrélation « d'univers complémentaires entre des sensations physiques et des univers culturels » (p. 137). Or, il est hasardeux de ne définir le contexte social du patient que par quelques croyances supposées unanimement partagées³¹.

Cette définition d'une identité accordant globalement le singulier au commun a été naguère abordée par Jean Bazin, à propos d'un éventuel critère de « bambaraité »³². Avec sagacité, il remarquait que « l'ethnie n'est jamais, en fait, un simple cadre formel dont la commodité opératoire compenserait l'arbitraire. Elle tient toujours la place d'un *sujet* auquel nous recommissions au moins assez d'existence pour pouvoir lui attribuer comme *prédicats* des énoncés, des événements, des rapports sociaux dont nous pourrions donner une autre description si nous étions libérés de cette référence obligée ». Force est de reconnaître que les cures présentées ici tombent sous cette critique. Faute de référents empiriques, le thérapéute tient plus un discours sur les autres qu'il n'appréhende le discours des autres³³. L'anthropologue soulignera que c'est bien légèrement faire fi de l'hétérogénéité des groupes sociaux constituant les sociétés africaines contemporaines et négliger la pluralité des recours et des systèmes d'interprétations. Le psychologue soupçonnera qu'il s'agit de proposer³⁴ au patient

une identification imaginaire de plus, dont la spécificité ne serait que d'être une méconnaissance « ethnique ».

Le recours et le retour

Les notions utilisées — guérisseurs traditionnels, possession, guérisseuses... — amalgament des pratiques d'une telle diversité qu'elles semblent peu adaptées à circonscrire et décrire leur objet. Reste, malgré tout, l'importance des questions traitées puisque ces « autres », même en se limitant à l'énuérotation mauritanienne en France, représentent au moins 60 000 personnes³⁵. Les multiples difficultés rencontrées par ces populations concernent tant les différences entre les règles sociales du pays d'origine et celles du pays « d'accueil » (religion, polygamie, nombre et éducation des enfants, scolarisation, compétences et clivages linguistiques...) que les jeux de pouvoirs entre communautés locales et émigrés (atténuation du système des castes, du pouvoir des aînés, retour des enfants, etc.)³⁶. Toutefois, quoi qu'il en soit, voire douloureuses, ces transactions entre le propre et l'emprunté ne peuvent être conçues sous la forme pathétique de la domination — « je l'affirme haut et fort, les enfants des Soninkés, des Bambaras, des Peuls, des Dioulas, des Ewoundous, des Dwalas, que sais je encore ? appartiennent à leurs ancêtres. Leur laver le cerveau pour en faire des blancs, républicains, rationalistes et athées, c'est tout simplement un acte de guerre. » (p. 331) — ou de la préservation — « Dans les sociétés à forte émigration, il faut favoriser les ghettos — ou, je le dis haut et clair —, favoriser les ghettos afin de ne jamais contraindre une famille à abandonner son système culturel » (p. 216). Cet argumentaire du « bon cœur » risque en effet de déloger de leurs vies les objets mêmes d'une telle sollicitude. L'histoire de ces acteurs témoigne en effet d'autres choix, et d'une autre vitalité. Ainsi quatre cents associations regroupant des populations sénégalaises, maliennes et mauritaniennes ont été dénombrées en France en 1991 et, pour se limiter au secteur de la santé, durant cette

de jumaux¹ Téné demande encore : « Ma voisine vient d'accoucher de deux jumaux. Peut-être est-ce ceux-là que tu viens de voir ? »

³⁵ S. Diarra et M. Nadio, *Migration et urbanisation au Mali*, Bamako, CERPOD, 1 (7), 1993.

³⁶ C. Quumal, *Gens d'ici, gens d'ailleurs*, Paris, C. Bourgois, 1991. Soulignons que d'un point de vue de santé publique, il ne serait pas inutile de posséder des données d'épidémiologie descriptive sur la santé mentale de ces populations avant de préconiser des « solutions ».

³⁰ En milieu mandingue cf. J.-M. Gibbal, *Tambours d'eau*, Paris, Le Sycomore, 1982, p. 240.

³¹ « En matière de maladie mentale, j'ai pu observer une nette amélioration auprès de quelques patients, arrivés chez le *jinérigé* dans un état de prostration complète. Mais dans bien des cas c'est seulement une socialisation et une régulation des troubles qui résultent de la cure. Le patient devient époux ou épouse du génie dont la présence dans sa vie explique la déviance. »

³² Par exemple : « Mon interprétation terminale reprend une cosmogonie très répandue en Afrique que j'ai selon laquelle le monde s'est peuplé à partir d'un couple de jumaux primordiaux » (p. 137) ; « Un père qui tombe devant son fils, c'est comme si le monde s'écroulait. En Afrique il n'y a qu'une solution... » (p. 190).

³³ J. Bazin, « A chacun son Bambara », in J.-L. Amselle et E. M'bololo (sous la direction de), *Au cœur de l'éthnie*, Paris, La Découverte, 1985, pp. 87-127.

³⁴ J.-P. Olivier de Sardan, « Le réel des autres », in *Cahiers d'Études africaines* (Paris), XXIX, 1989, pp. 127-135.

³⁵ « Proposer » est un euphémisme si l'on en juge par certains dialogues (p. 136) : « Après plusieurs minutes de contemplations, j'énonce (T.N.) : "Il s'agit d'une histoire de jumaux !" Téné demande : "Veux-tu dire que dans mon ventre-là, je porte un couple de jumaux ?" Je récite : "Non ! A l'origine il s'agit d'une histoire

communautés plus ou moins organisées, les pouvoirs publics et les institutions locales³⁷.

On admet aisément que la prise en charge d'un patient oblige à considérer simultanément des questions psychologiques et des données sociales³⁸. Mais ces dernières, qui ne se limitent pas à quelques symboles, doivent inclure les acteurs sociaux, individuels ou collectifs, leurs stratégies, leurs enjeux... Seules de telles études permettraient de rendre compte des multiples rationalités qui traversent les sociétés africaines, dont celles constituées autour de l'émigration. Sous l'apparente uniformité de l'étranger diverses situations se rencontrent : entre un enfant africain élevé en France, des femmes pratiquant de nouvelles formes de noria, ou des travailleurs provisoirement expatriés, le seul point commun est peut-être d'avoir « un double horizon » comme référence. Cet « ailleurs » diffère cependant d'un groupe à l'autre, constituant autant de « communautés narratives³⁹ » articulant diversement l'inscription en un lieu et l'adaptation à une histoire⁴⁰. Gageons que l'adoption d'une telle problématique pourrait aussi influer sur la prise en charge des patients. Mais il s'agit là d'une autre histoire où, l'originaire, dans la cure, ne serait plus un retour au guérisseur, mais un recours pour vivre le présent dans sa complexité et non dans des ghettos.

³⁷ M. Cisse, « Un pari : créer un centre de santé », in *Hommes & Migrations* (Paris), n° 1165, mai 1993, pp. 30-32, 23. L'auteur, amateur local d'une association de migrants, déclare par exemple : « Avoir un personnel performant est d'autant plus important que les gens vont d'abord voir les médecins traditionnels et qu'en cas d'échec, ensuite, ils se rendent au centre de santé ».

³⁸ Nous retrouvons ici l'enthousiasme de J. Berthelot, *Mémoire des deux rives*, Paris, Seuil, 1989, p. 276. « Deux sociétés se recouvrant sur le même sol s'interpénètrent l'une à l'autre, de sorte qu'il n'est plus entre elles d'autre solution qu'imposant une réciprocité. Je ne parlerais plus d'immigration mais, risquons le néologisme, d'emigration : voyage vers soi-même en l'autre, et vers l'autre en soi. »

³⁹ Cf. J.-B. Metz, *La foi dans l'histoire et dans la société, essai de théologie fondamentale pratique*, Paris, Cerf, 1979. Cette notion permet de rendre compte des divers idioclectes et souscultures souvent conflictuelles de l'émigration.

⁴⁰ P. Ricœur, *La critique et la conviction, entretien avec François Azouvi et Marc de Launay*, Paris, Calmann-Lévy, 1995. « Le terme de reconnaissance me paraît beaucoup plus important que celui d'identité, autour duquel le débat du multiculturalisme tourne la plupart du temps. Dans la notion d'identité, il y a seulement l'idée du même ; tandis que la reconnaissance est un concept qui intègre directement l'altérité, qui permet une dialectique du même et de l'autre. La revendication d'identité a toujours quelque chose de violent à l'égard d'autrui. Au contraire, la recherche de la reconnaissance implique la réciprocité. »

Alain Dewerpe

La « stratégie » chez Pierre Bourdieu

Note de lecture

Qu'est-ce qu'une stratégie selon Pierre Bourdieu ? Certainement un système d'idées complexe et cohérent, d'autant plus difficile à saisir que le concept est utilisé sur une longue période de recherche — plus de vingt ans — et qu'il faut prendre en compte les tâtonnements, essais et erreurs, hypothèses abandonnées qui forment, dans le déroulement des textes mêmes, l'histoire d'un concept au travers de son usage pratique. D'autant plus difficile à saisir, ensuite, parce qu'il s'intègre dans un système de notions connexes, tant et si bien qu'expliquer l'une revient à reconstruire le système dans son entier. D'autant plus difficile, enfin, que la logique agonistique de laquelle procède le choix intellectuel et sémantique des notions est stratégiquement (au sens premier du terme) construite pour s'opposer, en particulier par l'emprunt à d'autres sciences sociales — économie et anthropologie —, à d'autres notions adverses dans le champ de la sociologie¹.

Comme celui de *capital*, le sens de *stratégie* est très élargi², bien au-delà, à lire le *Robert*, du sens militaire premier — la partie de la science militaire qui concerne la conduite générale de la guerre et l'organisation de la défense d'un pays —, ou du sens induit aux registres non guerriers, un ensemble d'actions coordonnées, de manœuvres, en vue d'une victoire.

« Les stratégies de reproduction, ensemble de pratiques phénoménalement très différentes par lesquelles les individus ou les familles tendent, inconsciemment et consciemment, à conserver ou à augmenter leur patrimoine et, corrélativement, à maintenir ou améliorer leur position dans la structure des rapports de classe, constituent un système qui, étant le produit d'un même principe

Paul Ricoeur

De l'acte à l'action

Essais d'herméneutique II

Esprit/Seuil 1986

Expliquer et comprendre

Sur quelques connexions remarquables entre la théorie du texte,
la théorie de l'action et la théorie de l'histoire

Au professeur Georges Van Riel.

Le débat entre expliquer et comprendre est ancien. Il concerne à la fois l'épistémologie et l'ontologie. Plus précisément, c'est un débat qui commence comme une simple analyse de notre manière de penser et de parler sur les choses, mais qui, par le mouvement de l'argument, s'adresse aux choses mêmes qui requièrent nos conceptions portant sur elles. Au début, la question est de savoir si les sciences, qu'elles soient sciences de la nature ou sciences de l'homme, constituent un ensemble continu, homogène et finalement unitaire, ou si, entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme, il faut instituer une coupure épistémologique. Les termes « expliquer » et « comprendre », à ce premier niveau du problème, sont les emblèmes de deux camps en présence. Dans ce duel, le terme « explication » désigne la thèse de la non-différenciation, de la continuité épistémologique entre sciences de la nature et sciences de l'homme, tandis que le terme « compréhension » annonce la revendication d'une irréductibilité et d'une spécificité des sciences de l'homme. Mais qu'est-ce qui peut fonder en dernière instance ce dualisme épistémologique, sinon la présupposition que, dans les choses mêmes l'ordre des signes et des institutions est irréductible à celui des faits soumis à des lois? Ce serait alors la tâche de la philosophie de fonder le pluralisme des méthodes et la discontinuité épistémologique entre sciences de la nature et sciences de l'homme dans la différence dernière entre le mode d'être de la nature et le mode d'être de l'esprit.

L'objet du présent essai est de mettre en question la dichotomie qui assigne aux deux termes de compréhension et d'explication deux champs épistémologiques distincts, référés respectivement à deux modalités d'être irréductibles.